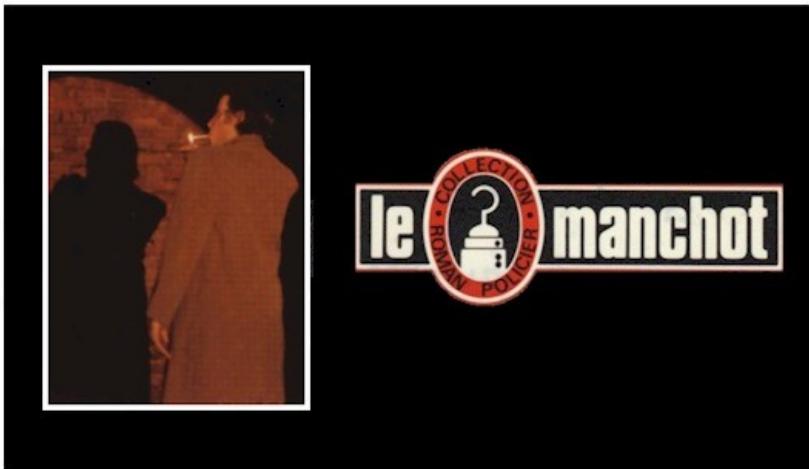


PIERRE SAUREL

Carnage



BeQ

Pierre Saurel

Le Manhot # 37

Carnage

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 442 : version 1.0

Carnage

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1984.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Hold-up

Huit heures trente du matin. La circulation est maintenant moins dense. La plupart des ouvriers ont quitté leur ville pour se rendre à leur travail.

Sur la 5^e avenue à Ville LaSalle, ville de banlieue englobée dans le grand Montréal métropolitain, sont bâtis quelques commerces. L'avenue n'est pas éloignée du boulevard Newman, l'une des grandes artères de cette ville.

On peut y trouver une banque, un dépanneur, un nettoyeur et une station-service, tous ces établissements situés du côté est de l'avenue. En face, il y a un restaurant, un magasin de meubles et un magasin de tabac où l'on vend surtout des journaux et toutes ces revues, canadiennes et américaines, qui inondent le marché du livre.

Pour faciliter la circulation, les autorités

municipales avaient décidé de faire de la 5^e avenue une rue à sens unique, du nord au sud. Près de la banque se trouvait un parc de stationnement. Les voitures pouvaient sortir du parc par la 4^e avenue qui était également à sens unique, mais du sud au nord.

Ce matin-là, une voiture était stationnée face à la banque, tout près du restaurant « Les Trois Étoiles ». Des hommes, assis à l'intérieur, conversaient tout en jetant un coup d'œil du côté de la banque. Ils devaient attendre l'ouverture.

Pour rendre service aux clients, la banque ouvrait ses portes à neuf heures, mais une seule caisse était ouverte ; on l'avait baptisée la « mini-caisse ». On n'ouvrait les portes de la grande voûte qu'à dix heures. Aussi, ceux qui se rendaient à l'établissement avant dix heures pouvaient changer des chèques, effectuer des retraits ou des dépôts, mais pour toute autre transaction, il fallait attendre l'ouverture officielle, une heure plus tard.

Tous les matins vers huit heures quarante-cinq, Roger Brisebois, l'assistant-gérant, ouvrait

les portes de la banque. Deux employés, dont une caissière, commençaient également à neuf heures. Le garde de sécurité était de service dès l'ouverture.

À neuf heures moins vingt, la voiture de Brisebois pénétra dans le parc de stationnement. Aussitôt, la portière arrière de la voiture arrêtée devant le restaurant s'ouvrit. Un homme en descendit et traversa rapidement la rue. Il avait une figure bizarre, d'épais sourcils, un nez énorme, une bouche trop rouge, une grosse moustache. En regardant de plus près, on pouvait se rendre compte qu'il portait un masque de caoutchouc léger, un masque qui colle à la peau et qui de loin, peut passer inaperçu.

Lorsque Brisebois descendit de voiture, l'homme l'avait rejoint.

– Un instant, monsieur Brisebois.

L'assistant-gérant se retourna. Au même moment, l'inconnu écarta la serviette de cuir qu'il tenait à la main et Brisebois aperçut entre autres une carabine à canon coupé.

– Tu fais comme d’habitude. Tu ouvres la porte, mais j’entre avec toi.

– Un hold-up ?

– Ta gueule ! On te demande pas ton avis. Fais ce que je dis, « barnack », c’est mieux pour ta santé.

– À cette heure-là, fit Brisebois, y a pas d’argent dans la banque. Peut-être une dizaine de mille dans la mini-caisse mais pas plus.

– T’es sourd ? J’ai dit que je voulais pas t’entendre. Envoye, ouvre la porte et plus vite que ça.

Brisebois se vit forcé d’obéir. Sitôt à l’intérieur, le criminel ordonna :

– Débranche le système d’alarme.

– Impossible !

– Va faire croire ça à d’autres, j’suis pas né d’hier ; c’est pas mon premier vol de banque et tu serais pas le premier gars que je descendrais si tu n’obéis pas. Débranche le système. Si tu le fais pas, je te descends et je m’en occupe moi-même.

Et déposant sa serviette de cuir sur le comptoir, l'homme en tira un revolver, un 36, muni d'un silencieux.

– Ça n'éveillera même pas les rats qui doivent dormir dans le sous-sol, si je tire avec ça. Alors le système, et plus vite que ça. N'essaie pas de jouer au plus fin. Le plan a été préparé de longue date. On connaît la banque comme le creux de notre main.

Pendant que l'assistant-gérant débranchait le système d'alarme de la banque, la voiture en face du restaurant vint se placer dans le parc de stationnement tout près de celle de Brisebois.

L'assistant-gérant songeait :

– Lorsqu'on ouvrira la porte de la voûte, à dix heures, on n'aura qu'à actionner le second système d'alarme.

Il tourna la tête en entendant la porte s'ouvrir. Mariette, la caissière, entra et un homme s'engouffra immédiatement derrière elle.

– Mais qu'est-ce qui se passe, ce matin ?

– La petite, fais ton travail comme d'habitude,

répliqua l'homme qui était près d'elle. Sois naturelle, pas d'énerverment inutile. Il t'arrivera rien, mais si tu fais la folle, je vais t'envoyer une rafale de balles dans la peau, ton corps va tourner en passoire.

Un jeune comptable arriva. Même scénario, un troisième criminel l'avait accompagné. Les ordres furent transmis. L'homme devait faire son travail, comme à l'accoutumée.

Enfin ce fut au tour du garde de sécurité d'arriver. Un autre criminel, plus grand, plus colosse que les trois autres, le suivait. Son masque lui donnait un air hideux.

– Marche, l'épais ! Entre dans un des bureaux.

Le garde de sécurité obéit. Une fois dans le bureau du comptable, il se retourna pour faire face à son agresseur.

– C'est regrettable, mon vieux, mais on doit se débarrasser de toi.

Et avec un sang-froid qui glaça tous ceux qui étaient présents, le criminel tira trois coups de feu. Son revolver muni d'un silencieux ne fit

entendre qu'un très léger « pouf ».

Le tueur avait visé le garde de sécurité à la figure. La face lui éclata littéralement en morceaux, le sang éclaboussant les murs de la pièce. Le garde tomba.

– Toi, fit le gros tueur en indiquant un de ses hommes. Il est de ta taille, vas-y, mets son costume et grouille-toi le cul. Sinon son costume gris sera rouge sang si tu prends trop de temps.

Tous les employés étaient morts de peur. Le gros homme, le chef du groupe sans aucun doute, se tourna du côté de Brisebois.

– Toi, va tirer le rideau pour faire savoir aux clients que la mini-caisse est ouverte. Nous, on reste tous assis par terre, derrière le comptoir. Le premier employé qui fait un geste, je le descends. J'ai le doigt très sensible. Vous avez vu. Une balle aurait suffi pour envoyer cet imbécile chez le diable, j'ai tiré trois fois, c'est plus fort que moi. Tuer, c'est mon plaisir. J'aime ça en hostie !

Brisebois comprit qu'il avait affaire à un maniaque.

Un des criminels sortit du bureau du comptable. Il avait revêtu le costume du garde de sécurité.

– Va poser ton gros cul sur la chaise près de la porte, ordonna le chef. Un garde, dans une banque, c'est une statue inutile. Ils ne sont même par armés, les idiots.

Les deux autres voleurs étaient déjà assis derrière le comptoir. On ne pouvait les voir.

– Toi, l'assistant, tu bouges pas d'ici, tu fais semblant de travailler. Tu dois être habitué.

Il éclata d'un rire sadique puis il s'approcha de Mariette, la jeune caissière. Brusquement, il avança la main gauche et lui tâta les deux seins.

– C'est du vrai ! Pas de la bourrure, les gars. Si on avait eu le temps, on aurait pu s'amuser avec elle. Avec le petit air crasse qu'elle a, ça doit être une bonne « botte ».

Mariette tremblait de tous ses membres.

– Du calme, la belle, du calme. Ça t'énerve d'entendre parler de sexe ? Quand tout sera terminé, on va t'amener avec nous et on va

satisfaire tous tes instincts. C'est moi qui te surveille. Alors n'essaie pas de passer une note à un client. Tous mes hommes sont prévenus. Si un seul d'entre vous commet une bêtise, ce sera le feu d'artifice. On vous descend tous. Un massacre. Vas-y Brisebois, tire le rideau. Le bal commence et va se poursuivre jusqu'à dix heures.

L'homme s'assit aux pieds de la jeune Mariette.

– Arrête de trembler, fit le colosse, tes jambes ont le frisson.

Il lui passa la main sur le genou puis grimpa jusqu'aux cuisses.

– Ça doit te faire du bien ça, veux-tu que je monte plus haut ? Elle a pas l'air de détester ça.

Il se tut brusquement. Le premier client venait d'entrer. Il se rendit à la caisse et tendit un chèque à Mariette.

– Pour changer, dit simplement l'homme. Mariette lui remit l'argent.

– Vous tremblez, mademoiselle, vous avez froid ? Faut surveiller ça, il y a une épidémie de

grippe. Bonne journée.

Déjà, un deuxième puis un troisième client parurent. Mariette reprenait son calme petit à petit. Elle accomplissait son travail d'une façon presque naturelle.

Lentement, les minutes passaient. À neuf heures quarante-cinq, une quinzaine de clients étaient entrés et sortis et ils ne s'étaient rendu compte de rien.

– Attention, fit celui qui agissait comme garde de sécurité. Voilà Horner, le gérant.

L'homme entra dans la banque, saluant les employés. Il ouvrit la porte donnant derrière le comptoir. C'est alors qu'il aperçut les hommes assis par terre.

– Ah ça, qu'est-ce qui se passe ici ?

– Toi, le gérant, ouvre la porte de ton bureau, entre et laisse-la ouverte, fit l'un des criminels. Je te suis. Surtout, pas de téléphone.

Il s'assit à l'intérieur du bureau du gérant. Les autres employés arrivèrent, à tour de rôle. Tous comprirent la tragique situation. Deux fois des

employés réussirent à appuyer sur le bouton d'alarme, mais aucune sonnerie ne se fit entendre.

À dix heures exactement, le gros homme sortit, à genoux, du guichet de la caissière et se dirigea vers le bureau du gérant.

– Va me remplacer près de la caissière, ordonna-t-il à son comparse.

Un homme entra dans la banque, portant sur l'épaule un sac comme en possèdent les marins ou les joueurs de hockey. Il déposa le sac aux pieds du garde de sécurité et sortit aussitôt.

– C'est l'heure d'ouvrir la voûte, allons-y tous les deux, fit le colosse en se relevant et en menaçant Horner de son arme.

Le garde de sécurité s'avança vers le comptoir et tendit le sac au gérant.

– Tenez, c'est pour vous.

Ce fut le gros homme qui ouvrit le sac. Le gérant était rendu à la porte de la voûte. À gauche, il y avait un commutateur qui se voyait à peine. Si on ouvrait la porte de la voûte, sans

abaisser le commutateur, l'alarme sonnait au poste de police.

Horner avança la main vers les boutons servant à faire jouer la serrure.

– Pas si vite, on est pas des caves. T'as oublié de baisser le commutateur.

– Quel commutateur ?

– Fais pas l'idiot. T'as compris.

Horner baissa le commutateur puis se mit à tourner les gros boutons et, bientôt, la lourde porte s'entrouvrit. Cette porte avait un système de minuterie et jamais on ne pouvait l'ouvrir avant dix heures.

Le gros homme entra dans la voûte avec le gérant et prévint Brisebois.

– Si un client veut aller à son coffret de sécurité, tu le fais patienter. Compris ?

Le chef de la bande poussa légèrement la porte.

– Tu vas me donner tout l'argent. Premièrement, ouvre le sac de toile. Tu en

trouveras d'autres à l'intérieur. Tu vas les remplir d'argent...

Puis, appuyant sur les mots, il ajouta d'un ton saccadé :

– Y compris le demi-million de la maison Loumers qui est entré hier.

Le gérant n'en croyait pas ses oreilles. La compagnie Loumers était établie au Québec depuis peu. Ces Belges étaient des spécialistes en placements. Déjà ils avaient plusieurs terrains en vue, dans la ville. Ils désiraient investir dans Ville LaSalle, y construire des complexes, des copropriétés et même des centres commerciaux.

Ils s'étaient entendus avec le gérant et s'étaient assurés d'un bon crédit, surtout qu'ils avaient annoncé une importante arrivée de fonds venant d'Europe.

– Nous avons un demi-million en main. Mais déjà nous sommes prêts à acheter pour trois millions de terrain. L'un des terrains deviendra un centre commercial, il nous faut donc du crédit, avait laissé entendre le président de la

compagnie.

Et la banque avait décidé d'appuyer celle-ci. La veille, des camions d'une agence de sécurité étaient venus livrer la fameuse somme. Horner n'avait pas osé poser de questions. Pourquoi cet argent arrivait-il en liquide ? Pourquoi pas des traites ? Il savait fort bien que ce demi-million avait dû être soustrait des impôts, que c'était de l'argent qu'on avait accumulé petit à petit. La plupart des employés de la banque savaient qu'une telle somme entrerait dans les voûtes, mais le gérant avait déclaré : « Dès demain, la majeure partie de cette somme s'en ira dans les coffres de la banque centrale. »

Pendant qu'il plaçait l'argent dans les sacs, Horner songeait :

– Ils ne pourront aller loin avec cette somme. Dès qu'ils seront partis, nous préviendrons la police, elle cernera le quartier. Ils vont sûrement échouer. Une chose est certaine, un des employés a parlé. On savait depuis une dizaine de jours que cette somme arriverait hier. Le coup est préparé depuis longtemps.

À dix heures quinze, les sacs étaient remplis. Le gros homme parut dans la porte de la voûte et fit un signe de la main. Le garde de sécurité se leva, sortit de la banque et y revint presque aussitôt.

Lorsqu'il entra, le gros homme ordonna d'une voix de stentor :

– Que personne ne bouge. Tous les clients doivent s'étendre à plat ventre. Au premier mouvement on tire. Un homme déjà a été tué, ça devrait suffire.

Puis se tournant vers Horner, il ajouta :

– Toi le gérant, tu viens avec nous. On le laissera descendre plus loin et alors il pourra vous téléphoner. Mais si l'un des employés décide de prévenir la police, avant l'appel de Horner, votre gérant sera tué.

Le garde de sécurité retourna à la porte. Ses comparses avaient pris les sacs pleins de billets. Le colosse était maintenant muni d'une mitraillette, qu'il avait prise dans le sac de toile. Il était le seul des quatre criminels à braquer une

arme. Les autres avaient tous remis leur revolver dans leur poche.

– Allons-y, ordonna le garde de sécurité.

Il sortit le premier. La voiture des criminels était maintenant stationnée en face de la banque. Au coin de la rue, un énorme camion de déménagement empêchait les voitures de s’engager sur la 5^e Avenue.

Le garde de sécurité monta à l’avant, près du conducteur. Le colosse ordonna à Horner : « Toi, tu te couches à plat ventre à l’arrière. Tu nous serviras de coussin ».

Deux des criminels s’installèrent sur la banquette arrière. Il restait tout juste une place pour le chef. Comme il allait monter, il jeta un coup d’œil vers le restaurant d’en face. Il vit un homme courir et se diriger vers la cabine téléphonique de l’entrée. Il n’hésita pas une seconde. Avec sa mitraillette, il visa l’homme qui s’effondra aussitôt. Des balles brisèrent la vitrine du restaurant. Des passants n’eurent pas le temps de s’éloigner et tombèrent sous la rafale. On entendait des cris venant du restaurant.

Le colosse riait comme un dément. Il fit un signe de la main et le camion de déménagement s’avança, dépassa la voiture et prit de la vitesse. Le tueur s’engouffra dans la voiture.

– Allez-y, ordonna-t-il. Il m’a fallu tirer, les policiers doivent déjà être prévenus.

La voiture fonça à toute vitesse, atteignit le boulevard Newman, tourna à droite. Le gros camion était déjà disparu. Soudain, l’automobile tourna à gauche et s’engouffra dans une ruelle. Tout au fond se trouvait le camion de déménagement. Déjà, un homme s’affairait à étendre des poutres d’acier. Les portes arrière du lourd camion étaient ouvertes.

Quelques secondes plus tard, l’automobile s’engouffrait dans le camion. Les criminels descendirent.

– Debout, Horner. On te laisse partir.

Le gérant n’en croyait pas ses oreilles.

– Descends du camion et sauve-toi, ordonna le colosse.

Horner ne se fit pas prier. Mais comme il

mettait le pied sur la chaussée, le tueur tira son revolver de sa poche. Il avait laissé sa mitraillette dans la voiture.

Il fit feu en direction du gérant. Le revolver muni d'un silencieux ne fit entendre qu'un son mat. Le gérant tituba, puis tomba, blessé aux reins.

Le colosse s'approcha de lui.

– As-tu pensé qu'on te laisserait partir ? T'as une seconde pour faire ton acte de contrition, mon hostie !

Horner cria :

– Non, vous n'allez pas me tuer... je ne dirai rien...

– Sûr que tu diras rien.

Et ce maniaque de la gâchette tira deux balles dans la figure du gérant. Il grimpa ensuite dans le camion.

– Vas-y, recule !

Les lourdes portes se refermèrent. À l'extérieur, les cris stridents des sirènes se

faisaient entendre. Déjà les policiers cernaient le quartier.

Le lourd camion sortit de la ruelle, s'engagea dans une rue à sens unique et se retrouva bientôt sur le boulevard Newman.

La circulation était paralysée. Les policiers jetaient un coup d'œil dans chacune des voitures et le camion arriva bientôt au barrage. Le chauffeur avait baissé sa vitre.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il au policier. Pourquoi toutes ces sirènes ?

– Vos papiers !

Le chauffeur montra une carte.

– J'espère qu'on va pouvoir filer plus rapidement. On est payés à l'heure nous. Le client va en sacrer un coup.

Le policier jeta un coup d'œil dans le camion. De gros meubles cachaient complètement l'automobile des voleurs.

– Vous pouvez passer !

Il y eut deux autres barrages, puis le camion

s'engagea sur une route filant vers l'est. Cette fois, il put accélérer. Le coup avait réussi. Ces dangereux criminels venaient de commettre l'un des vols les plus audacieux et sûrement l'un des plus meurtriers des dernières années.

Une dizaine de minutes après que l'alerte générale fut donnée, on découvrit le corps du gérant, Lorne Horner.

Et les policiers de l'escouade des hold-up dressèrent rapidement le triste bilan de cette opération meurtrière.

– Deux employés de la banque, le gérant et le garde de sécurité, tués froidement. Deux passants, un client et un employé du restaurant, abattus à coups de mitraillette et cinq autres passants ou clients du restaurant blessés plus ou moins grièvement.

« L'un des crimes les plus meurtriers de l'histoire du Québec ! » disait-on à la radio.

Mais les policiers ignoraient que ce véritable massacre était loin d'être terminé.

II

Un passant indicateur

Marcel Lemercier était président de la compagnie Loumers. Un de ses employés vint lui apprendre le vol de banque de Ville LaSalle.

– Soyons calmes, fit le président. Rien ne nous dit que notre argent s’est envolé.

Mais cet homme d’affaires d’une quarantaine d’années était inquiet. Horner, le gérant de la banque, l’avait prévenu.

– Nous préférerions que cet argent aille directement à notre bureau principal. Un demi-million, c’est une forte somme. Nous ne pouvons prendre une telle responsabilité.

– Vous n’avez pas à vous inquiéter. Dès l’arrivée de notre fortune, nous en retirerons plus de trois cent mille dollars. Nous devons faire face

à certains paiements immédiatement. Quant au solde, vous pourrez alors le faire transporter à votre bureau principal. Mais il nous faut des liquidités et rapidement. Ce n'est qu'une question d'heures.

– Nous acceptons de garder cet argent, mais à vos risques. Il faudrait prévenir nos assurances d'ailleurs, car les administrateurs du siège social refuseraient que nous conservions une telle somme dans notre voûte. Donc, quoi qu'il arrive, votre demi-million ne sera pas assuré.

Et Lemercier, en offrant un cigare au gérant, avait ajouté avec un sourire :

– Que voulez-vous qu'il arrive ? Un tremblement de terre ? Nous sommes prêts à courir le risque. Déposer un demi-million à votre bureau principal entraînerait trop de questions. Inutile de vous donner des précisions mais, pour le moment, cet argent doit demeurer secret. Nous ne sommes pas des enfants d'école. Les risques, nous connaissons et nous n'avons aucune crainte.

Mais quand Lemercier apprit de la bouche de Brisebois que les criminels avaient parlé du

demi-million et que tout était disparu, il changea brusquement d'attitude. Si on ne retrouvait pas cet argent, c'était la faillite. Des investisseurs réclameraient leur dû. Il fallait agir, et très rapidement.

Il s'informa tout d'abord à la police officielle. On ne put le rassurer. Les criminels étaient tous masqués, c'étaient des professionnels et ils étaient disparus comme par enchantement.

– Cependant, soyez assuré que tôt ou tard nous finirons par les capturer. Dans ces groupes de criminels, il y a souvent des mécontents, qui deviennent des délateurs. Pour l'instant, tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'enquête suit son cours.

Après avoir raccroché, Lemercier se leva et se promena de long en large dans son bureau. Heureusement, Brisebois n'avait pas mentionné aux enquêteurs la somme d'un demi-million déposée par la compagnie Loumers.

« Tôt ou tard ils le sauront et ils enquêteront sur la provenance de cet argent. »

Le président savait fort bien que la majeure partie de cette somme était le fruit d'activités frauduleuses. En Belgique, plusieurs de ses adjoints s'étaient lancés dans le trafic de la drogue. Les profits avaient été mis en sécurité et lorsque ces trafiquants avaient senti les liens de la police se resserrer, ils avaient quitté le pays, avaient emprunté d'autres identités et étaient venus s'installer au Québec.

Ils avaient réussi à faire transporter tout ce magot en Amérique et voilà que l'argent venait d'être volé.

– Il y a sûrement un membre de notre groupe ou un employé de la banque qui a vendu la mèche.

Il convoqua immédiatement ses principaux adjoints, dont deux Montréalais.

– C'est à vous que je m'adresse, messieurs. Il faut que nous engagions au plus tôt un enquêteur privé, un homme efficace, habile, et qui ne posera pas trop de questions. Je veux savoir qui nous a trahis. Je ne connais pas suffisamment le Québec. Avez-vous un enquêteur à nous suggérer ?

Les Montréalais en connaissaient quelques-uns. Mais ces détectives amateurs se spécialisaient dans les causes de divorce et surtout ils ne possédaient pas le personnel nécessaire pour mener à bien une telle enquête.

– Il y a Robert Dumont, fit enfin un des deux hommes. Mais je crains qu’il ne refuse une telle enquête.

– Pourquoi ?

– C’est un ancien policier. Il est scrupuleusement honnête et il voudra savoir d’où vient cet argent. Il posera des questions.

Lemercier avait retiré ses lunettes et, nerveusement, il en essuyait les verres avec son mouchoir.

– Les Québécois sont comme les autres. Votre ex-policier ne doit pas cracher sur l’argent. On lui offrira dix pour cent, s’il retrouve notre argent. Ce montant de cinquante mille dollars fera taire ses scrupules. Trouvez-moi son numéro de téléphone. Appelez-le et dites-lui de se présenter à nos bureaux, immédiatement.

Mais l'un des deux Montréalais mit un frein à l'enthousiasme de son patron.

– Je sais que le Manchot se dérange rarement. C'est un homme très occupé. Il faudra que vous preniez rendez-vous avec lui...

– Le Manchot, dites-vous ?

– Oui, cet ex-policier a été victime d'un accident il y a quelques années et il a perdu l'usage de sa main gauche.

Lemercier donna un violent coup de poing sur son bureau.

– Pourquoi me faire perdre mon temps ? Croyez-vous que notre société va payer cinquante mille dollars pour retenir les services d'un infirme ?

– N'allez jamais lui dire ça, il pourrait vous tuer. Robert Dumont possède l'une des prothèses les plus perfectionnées. Son handicap l'aide même à accomplir son travail. Cette prothèse lui sert d'arme. J'ai lu plusieurs articles sur lui. Sa main gauche possède une force beaucoup plus grande que sa main droite.

Lemercier ordonna alors à sa secrétaire.

– Mademoiselle, trouvez-moi le numéro de téléphone de ce monsieur Dumont. Je lui parlerai et je verrai bien s’il repoussera mon offre.

Le président préféra rester seul dans son bureau. Sa secrétaire avait trouvé le numéro de téléphone de l’agence de Robert Dumont.

– Monsieur Lemercier désirerait parler à monsieur Robert Dumont, mademoiselle. C’est très important et...

– Si vous voulez laisser votre numéro de téléphone, monsieur Dumont vous téléphonera dès qu’il sera libre.

– Impossible. Monsieur Lemercier est président d’une importante compagnie belge qui a été victime d’un vol de plusieurs milliers de dollars. Monsieur Dumont doit se mettre au travail immédiatement.

– Bon, un instant, je vais voir s’il peut prendre l’appel.

La voix du Manchot résonna bientôt au bout du fil.

– Ici Robert Dumont.

– Un instant, je vous mets en communication avec monsieur Marcel Lemercier.

Lorsque Lemercier décrocha, il lança aussitôt d'une voix forte.

– Ah ! Enfin, Robert Dumont. Ici Marcel Lemercier, président de la maison Loumers. J'ai beaucoup entendu parler de vous et je désire retenir vos services pour une enquête rapide et surtout immédiate.

– Je regrette, monsieur Lemercier, mais nous avons du travail en cours et...

– Laissez tout tomber, monsieur le Manchot. Moi, je vous offre cinquante mille dollars, mais il faut vous mettre au travail sans tarder.

Le détective répliqua sèchement :

– Mes clients valent beaucoup plus que ça, monsieur Lemercier. Et quand je donne ma parole, je la tiens. Je travaille présentement pour d'autres clients et, surtout, je n'aime pas recevoir d'ordres.

Robert Dumont ne semblait pas d'excellente

humeur ce matin-là.

Lemercier changea brusquement d'attitude :

– Mais, monsieur Dumont, si je vous appelle, c'est qu'on vous a fortement recommandé à moi. Je sais que vous avez des assistants. Vous avez entendu parler du vol incroyable dans une banque de Ville LaSalle, ce matin ?

– Oui, j'ai entendu ça à la radio.

– Eh bien, les criminels se sont emparés d'une somme importante qui venait tout juste de nous arriver d'Europe. De là à conclure qu'un de mes employés, ou encore qu'un employé de la banque, soit mêlé au coup, il n'y a qu'un pas à faire. On nous a pris un demi-million de dollars. Si l'enquête retarde, les criminels auront le temps de quitter le pays.

Le Manchot répliqua aussitôt :

– Faites confiance à la police officielle, monsieur Lemercier. Pour capturer des criminels de ce genre, ils ont beaucoup plus de possibilités que nous. Ce ne sont pas des amateurs qui ont commis ce crime. La police possède les dossiers

de tous les dangereux criminels...

Lemercier hésitait :

– C’est que... voyez-vous... je ne veux pas que l’on parle de la somme qu’on nous a volée. Nous sommes nouvellement établis au Québec. Si nos concurrents apprennent que nous possédons un tel capital, ça pourrait bouleverser tous nos plans. Aidez-nous à retrouver cet argent, monsieur Dumont, et nous vous paierons dix pour cent de commission.

Robert Dumont répliqua d’une voix rude :

– Je ne travaille jamais à pourcentage. Tout ce que je peux faire, pour l’instant, c’est de vous accorder un rendez-vous. J’ai un moment de libre à onze heures. Vous pouvez passer à mon bureau ?

Lemercier profita de l’occasion.

– Assurément, comptez sur moi, je serai là à onze heures précises.

– Et ce n’est pas tout. Apportez un chèque certifié de dix mille dollars. Ce montant servira à couvrir les frais. Si ceux-ci sont inférieurs à dix

mille, vous serez remboursé. Deuxièmement, je ne travaille jamais pour des clients qui me cachent la vérité. Je veux tout savoir, vous entendez, tout. Si vous refusez que l'on parle de ce demi-million, c'est qu'il y a du louche là-dessous.

– Je vous assure que...

– La vérité, monsieur Lemercier. Nous discuterons de tout ça à onze heures.

Et il raccrocha brusquement. Le Belge demeura un instant songeur.

« Il me plaît, ce Manchot. Il ne cache pas ses sentiments. Il semble être un homme très dur. Si seulement je peux le convaincre d'enquêter pour nous, j'ai l'impression que ça donnera d'excellents résultats. Du moins, ça rassurera les "poires" qui ont investi leurs économies dans notre entreprise. »

*

Le sergent-détective Victor Jolicœur était

devenu chef de l'escouade des vols à main armée de la police de la Communauté urbaine de Montréal.

Longtemps membre de l'escouade des homicides, il ne s'entendait guère avec son supérieur immédiat, l'inspecteur Bernier. Aussi, il avait demandé sa mutation puis le poste était devenu vacant à l'escouade des vols à main armée.

Jolicœur avait accepté cette promotion avec empressement. Le Manchot et lui avaient travaillé côte à côte durant quelques années. Les deux hommes s'étaient toujours bien entendus même si ce n'était pas une amitié profonde qui les unissait. Jolicœur avait toujours jaloué Robert Dumont pour ses succès et lorsqu'il apprit que le Manchot avait enfin pris la décision de quitter son poste pour devenir détective privé, il n'avait pas versé une seule larme, bien au contraire. Le départ du Manchot lui permettait de devenir le premier détective de l'escouade des homicides.

Jolicœur et Dumont avaient eu à enquêter

parfois sur les mêmes causes criminelles depuis que le Manchot avait ouvert son agence. Jolicœur n'aimait pas beaucoup les détectives privés. Par contre, il ne cherchait pas à nuire au travail du Manchot.

« Il vaut mieux avoir un homme comme lui de notre côté. Il ne peut que nous aider, si nous savons comment nous y prendre. »

Mais ce jour-là, Jolicœur ne savait où donner de la tête. Il n'avait jamais eu de crime aussi important à résoudre, depuis son accession à la direction de l'escouade, que ce hold-up de Ville LaSalle.

« De plus, comme il y a eu des meurtres dans cette affaire, j'aurai encore l'inspecteur Bernier dans les jambes. »

Les détectives de son escouade avaient posé de nombreuses questions. On avait même interrogé certains des employés de la banque, mais sans aucun résultat.

Le propriétaire du restaurant « Les Trois Étoiles » avait bien remarqué la voiture

stationnée devant la banque. « C'est une voiture grise, un modèle assez récent, mais pas une voiture neuve, une 80. Cependant, ne me demandez pas la marque, je ne connais pas toutes les automobiles. »

L'assistant-gérant, Brisebois, ne semblait pas vouloir coopérer avec les policiers. Jolicœur avait eu beau le questionner, il refusait de dire le montant qui se trouvait dans la voûte. « Seul le gérant était au courant. Je pourrai répondre à votre question demain. Hier monsieur Horner a reçu de gros montants d'une compagnie. Il faudra que je communique avec eux. » Et Brisebois avait refusé de donner le nom de la compagnie. « Comme vous autres, les policiers, nous tenons au secret professionnel. »

Il était deux heures de l'après-midi ; la plupart des détectives avaient quitté la banque, mais Jolicœur continuait son enquête, relevant tous les renseignements qu'il pouvait sur les employés, lorsque la porte de la banque s'ouvrit et qu'il vit entrer un homme qu'il connaissait bien.

– Tiens, Robert Dumont. Vous êtes client de

cette banque ?

– Salut Jolicœur, non, je ne suis pas un client. On m’a demandé d’enquêter sur ce fameux vol.

– Qui donc a retenu vos services ? demanda le sergent.

– Je refuse de répondre à votre question, Victor. Je dirai simplement qu’il s’agit d’une compagnie qui a intérêt à ce qu’on capture les criminels le plus tôt possible.

– Vous pensez pouvoir faire mieux que nous ?

Jolicœur avait un petit air narquois. Aussi, le Manchot s’empressa de le rassurer.

– Oh, pas du tout. Mais je tiens une agence de détectives privés, les affaires sont plutôt tranquilles ces jours-ci, je ne refuse jamais un client.

Robert Dumont disait l’exacte vérité. Les enquêtes qu’il avait à diriger étaient plus rares qu’à l’ordinaire. Par contre, ses agents de sécurité ne manquaient jamais de boulot.

Aussi, après l’appel de Lemercier il avait tout de suite convoqué à son bureau son assistante, la

belle Candy Varin.

– Michel a-t-il dit s’il serait absent toute la journée ?

Michel Beaulac travaillait pour l’agence depuis l’ouverture de celle-ci.

– Je l’ignore, répondit Candy. Il s’est rendu à l’hôpital où se trouve Yamata. Elle va tellement bien qu’il se peut qu’elle sorte aujourd’hui. Il doit nous rappeler.

Yamata était une Canadienne de descendance japonaise que Michel avait connue quelques mois plus tôt. Il était devenu follement amoureux de cette jolie fille et ils avaient partagé, pendant un certain temps, le même appartement. Yamata avait même accepté de travailler temporairement comme secrétaire, à l’agence du Manchot. Mais la jeune fille voulait élever une famille, elle désirait des enfants mais auparavant elle voulait légitimer son union avec Michel. Le grand Beaulac, par contre, hésitait à se mettre la corde au cou et pour lui forcer la main, Yamata avait décidé d’aller vivre seule.

Quelques jours plus tard, elle était sérieusement blessée au cours d'une enquête. Elle passa à un cheveu de la mort, perdit la mémoire pendant un certain temps, puis ce fut la longue réhabilitation. Michel s'était bien juré d'épouser Yamata dès sa sortie de l'hôpital. Mais depuis qu'il avait appris la nouvelle qui aurait dû le faire bondir de joie, il était songeur. Face à une responsabilité aussi importante que le mariage, Beaulac hésitait.

– Moi, je ne le comprends pas, avait confié Candy à son patron. Michel est un risque-tout, il a fréquenté la pègre, il aime courir au-devant des dangers et c'est une femme qui le fait trembler. Il a peur d'unir sa destinée à la sienne !

Et avec sa franchise brutale, elle avait ajouté :

– À son âge, il devrait pourtant savoir que les divorces et les séparations, c'est pas fait pour les chiens !

– Michel ne divorcera sans doute jamais. S'il se marie, ce sera pour la vie. Il a des principes, tu sais.

Mais la plantureuse blonde s'était mise à rire. Michel était loin d'être scrupuleux.

– Vous connaissez le proverbe, Robert ? Loin des yeux, loin du cœur. Michel a pu s'intéresser à d'autres femmes depuis l'hospitalisation de Yamata. Peut-être s'est-il rendu compte qu'il ne l'aimait pas autant qu'il le croyait. D'ailleurs, vous l'avez surpris vous-même en train d'embrasser notre nouvelle secrétaire, cette ancienne cascadeuse, Danielle Louvain.

Candy avait peut-être vu juste. Le Manchot expliqua à son assistante qu'une enquête extrêmement importante allait commencer sous peu.

– Le client viendra me rencontrer tantôt, mais j'accepte déjà de travailler pour lui, même s'il m'est antipathique. Tu as entendu les nouvelles ce matin ? Le vol de Ville LaSalle ?

– Oui, un massacre. Ces criminels sont des maniaques !

– Une compagnie belge avait déposé une somme d'un demi-million dans les coffres de la

banque hier. J'ignore d'où vient cette somme mais le p.d.g. ne veut aucune publicité ; il veut une enquête et des résultats rapidement. J'ai l'impression qu'il soupçonne quelqu'un de son entourage d'avoir préparé ce vol. Je trouve curieux qu'un hold-up soit commis le lendemain même de l'arrivée d'une telle somme.

Candy s'écria :

– Mais c'est clair que quelqu'un a parlé ! C'est peut-être un employé de la banque.

– Possible. Aussi, je ne veux pas attendre l'arrivée de ce Lemercier pour commencer l'enquête. Je voulais demander à Michel de m'aider, mais puisqu'il est absent...

Candy eut une moue comique :

– Aussi bien dire « faute de pain, on mange de la galette ».

Le détective ne sourit même pas. Le Manchot n'entendait pas à rire quand il s'agissait de travail.

– Une femme attire plus l'attention qu'un homme, c'est pas plus compliqué que ça. Tu vas

te rendre à la compagnie Loumers. Essaie d'en savoir le plus long possible sur cette compagnie, sur ses employés. Mais n'éveille pas les soupçons.

Candy prit des notes dans son calepin. Le Manchot savait déjà que la maison Loumers se spécialisait dans les placements.

– Je crois que ce sont simplement des spéculateurs. Ils sont venus au Canada pour acheter des terrains et comptent les revendre au prix fort pour la construction de copropriétés, de centres commerciaux. Quand on dispose de millions, il est toujours facile de se procurer des emplacements de choix.

Et Candy avait quitté le bureau avant l'arrivée de Lemercier.

Le Manchot avait reçu le président de la compagnie Loumers mais ce dernier avait refusé de donner des détails précis.

– Vous voulez la vérité ? Je vous la dis, monsieur Dumont. Plusieurs membres de notre société ont réussi à amasser des fortunes tout en

fraudant le fisc. Ils ne veulent pas en subir les contrecoups. Je les comprends. Peut-être quelques-uns de mes associés échoueraient-ils en prison, si jamais on apprenait la vérité sur leur fortune.

Et Lemercier avoua enfin :

– En vous engageant, je ne vous cache pas que nous nous servons de vous pour mousser notre publicité. Nous recherchons d'autres sociétaires, nous avons besoin de fonds et un nom comme le vôtre attire la confiance.

Une fois l'entrevue terminée, le détective était allé prendre une bouchée dans un casse-croûte et s'était ensuite rendu à la banque.

– Je ne demande pas mieux que de travailler de concert avec les autorités officielles, dit-il à Jolicœur. Malheureusement, ce n'est pas toujours possible, surtout dans les causes de meurtre. Vous connaissez l'inspecteur Bernier !

– Je vous en prie, Dumont, ne me parlez pas de lui. Je l'aurai sûrement dans les jambes très bientôt.

Jolicœur lui transmet le peu d'informations qu'il possédait.

– Tous les criminels portaient des masques. Ils n'ont laissé aucune empreinte. Tout ce que je possède, ce sont de vagues descriptions. Plusieurs de mes adjoints enquêtent sur les employés de la banque. J'aurais voulu poser quelques questions à madame Horner mais on l'a transportée à l'hôpital. Elle est sous l'effet du choc.

– Et la voiture des criminels ?

– Disparue comme par enchantement. Ils ont dû l'abandonner dans un terrain vacant. Pourtant, nous avons cerné le quartier cinq minutes à peine après leur sortie de la banque.

Brisebois avait mis le bureau du gérant à la disposition du sergent Jolicœur.

À ce moment précis, on frappa à la porte. Brisebois entra :

– Je m'excuse de vous déranger, sergent, mais il y a un jeune homme qui désire vous voir. C'est au sujet du hold-up de cet avant-midi.

– Faites-le entrer.

Un type dans la vingtaine, vêtu d'un jeans, d'un chandail à col roulé et de gros souliers sales, entra. Ses mains tremblaient légèrement. Il était nerveux.

– Vous désirez nous parler ? fit Jolicœur. Venez vous asseoir, soyez calme et...

Le jeune homme l'interrompit :

– On va donner une récompense à celui qui aidera à capturer les criminels ?

– Aucun montant n'a été offert, mais les banques récompensent toujours ceux qui donnent des renseignements.

Le jeune garçon s'assit. Il jeta un coup d'œil au Manchot, puis au sergent. Mais il était devenu subitement silencieux.

– Votre nom ? demanda Jolicœur.

– Jean-Pierre Duguay.

– Votre métier ?

– Je travaille dans la construction, j'ai pas de métier précis.

Et il ajouta :

– Présentement, je suis en chômage.

– Vous n’êtes pas le seul, remarqua le Manchot.

Jolicœur demanda d’une voix très calme :

– Dites-nous ce que vous avez vu. Vous étiez près de la banque au moment du hold-up ?

– Non, pas au moment du hold-up. Mais un peu après dix heures, je remontais la rue. Je voulais aller m’acheter des cigarettes au restaurant.

Le sergent demanda aussitôt :

– De quel côté du trottoir étiez-vous ?

– J’avais pas encore traversé, je me trouvais du côté de la banque..

– Et vous vous dirigiez vers le sud...

– Ben... j’sais pas, les voitures me faisaient face. J’allais traverser la rue lorsque j’ai vu tout le brouhaha devant la banque. J’ai entendu les coups de feu, on tirait avec une mitraillette, j’ai eu très peur. J’ai pensé qu’on pouvait tirer dans ma direction. Alors je me suis jeté à plat ventre,

sur le trottoir. Quelques secondes plus tard, la voiture a démarré. Elle fonçait vers moi... j'étais pas gros, je vous l'jure.

Le Manchot écoutait en silence, mais il prenait des notes dans son calepin.

– Vous pouvez décrire la voiture ? Vous avez vu le conducteur peut-être ? dit le sergent.

– Non... j'ai rien vu ou presque... j'ai juste levé les yeux et j'ai retenu le numéro de la plaque, puis je me suis caché la tête et j'ai pas bougé. Quand la voiture a été passée, j'me suis relevé mais elle avait déjà tourné le coin de la rue. Alors j'ai couru vers le restaurant. Il y avait un type sur le trottoir, il était blessé. Je lui ai porté secours de mon mieux, puis je suis parti.

– Pourquoi ? demanda le Manchot en levant les yeux.

– J'avais peur. Les bandits avaient peut-être laissé un complice sur les lieux. Si j'allais dire que j'avais noté le numéro de plaque de la voiture, je risquais de me faire descendre. J'ai préféré attendre.

Jolicœur était enchanté. La chance commençait à lui sourire. Le renseignement qu'allait lui fournir le jeune Duguay lui permettrait peut-être de solutionner rapidement le mystère.

– Ce numéro, vous l'avez noté je suppose ?

– Non, il était facile à retenir. J'ai vingt-six ans et ça commençait par vingt-six, puis il y avait un zéro, un autre vingt-six et un un !

– Donc, le numéro de plaque est 260-261 ? résuma Jolicœur.

– C'est ça. Je ne peux pas m'être trompé.

Jolicœur félicita le jeune homme.

– Vous avez agi sagement en ne livrant pas votre information immédiatement. Ne craignez rien, votre nom restera secret.

– J'allais vous le demander.

Pour la seconde fois, le Manchot posa une question :

– Nous pouvons connaître votre adresse ?

– Oui, j'habite dans une chambre, mais je

déménagement souvent ; j'ai pas toujours l'argent pour payer le loyer.

Il donna une adresse sur la rue Plessis, dans le centre de la ville, non loin de la rue Sherbrooke.

– Maintenant, je peux m'en aller ? demanda Duguay en se levant. J'ai dit tout ce que je savais.

Jolicœur lui tendit la main.

– Encore une fois, félicitations, monsieur Duguay. Nous communiquerons avec vous. Vous recevrez sûrement une récompense, j'y verrai personnellement.

Il le reconduisit jusqu'à la porte de la banque puis revint dans le bureau du gérant.

– Faut pas vous emballer Victor, fit le Manchot. Je suis persuadé qu'il s'agit d'une voiture volée.

– Possible, mais c'est quand même un début de piste. Nous allons savoir le nom du propriétaire dans quelques secondes. Avec les systèmes électroniques, c'est devenu un jeu d'enfant.

Le sergent décrocha le récepteur de l'appareil

téléphonique, appela à son bureau et transmit le numéro d'immatriculation. « Rappelez-moi dès que vous connaîtrez le nom du propriétaire de la voiture. »

Deux minutes à peine s'étaient écoulées que Jolicœur était demandé au téléphone.

– J'ai votre renseignement, sergent. Quelques secondes plus tard, Jolicœur poussait une exclamation.

– C'est pas possible ! Vous avez dû commettre une erreur.

Lorsque Jolicœur raccrocha, le Manchot demanda aussitôt :

– Que se passe-t-il ?

– Robert, il y a quelque chose qui ne va pas du tout. La voiture qui a servi aux criminels appartient à...

Le sergent attendit une seconde, pour bien produire son effet.

– Janet Horner, l'épouse du gérant.

III

Règlement de comptes

L'énorme camion de déménagement était entré dans un vaste garage, situé le long du canal Lachine. Plusieurs entrepôts et quelques rares maisons étaient bâtis dans ce quartier.

Le lourd camion s'arrêta une fois appuyé au mur du fond. Le chauffeur descendit. Il ouvrit les portes arrière et les quatre criminels, plus le conducteur de la voiture, sautèrent en bas du camion.

– Félicitations, Tony, fit le chauffeur du camion. C'est du bon travail.

Le colosse qui, comme ses complices, s'était débarrassé de son masque, ordonna immédiatement à ses hommes :

– Vite, faut descendre la voiture.

On plaça les supports et l'automobile, portant le numéro de plaque 260-261, fut poussée hors du camion.

– Maintenant, la peinture, cria Tony. Puis, se tournant vers un de ses complices, il demanda :

– Tu m'assures que ce sera sec dans une heure, Floyd ?

– Je connais mon métier. Sauf que ça durera pas ; mais ça va camoufler l'automobile pour un certain temps.

Les criminels s'affairaient, munis de canettes de peinture sous pression. Le chauffeur du camion demanda à Tony :

– Il y a eu de la casse ?

– Pour réussir un pareil coup, faut pas avoir peur de tuer. Si on recule le moindre centimètre, on est fini. T'as la radio dans ton camion ?

– Oui.

– Je vais écouter les nouvelles.

Le chauffeur suivit son patron.

– Qu'est-ce que tu veux, Philippe ? fit le

colosse en se retournant.

– À combien se chiffre le montant du vol ?

Tony ricana :

– Si tu crois que j’ai eu le temps de compter l’argent ! Une chose est certaine, c’est plus qu’un demi-million.

Philippe regarda autour de lui, puis baissa la voix :

– Y a rien de changé au programme ?

Tony hurla :

– Toi, ta gueule, et vous autres, pas tant de bruit, j’écoute les nouvelles.

On donnait justement un bulletin d’informations où l’on parlait longuement du vol de Ville LaSalle. Lorsque le bulletin fut terminé, Tony tourna le bouton et descendit du camion.

– Toujours la même maudite rengaine. Les policiers sont sur la piste des criminels. Des arrestations ne tarderont pas. Mon cul, des arrestations ! Ils ne savent absolument rien.

Un des hommes était en train de changer la

plaque d'immatriculation. Il parlait à voix basse avec un autre type occupé à peindre l'automobile.

– Qu'est-ce que t'as à dire, André ? demanda Tony en s'approchant. As-tu des reproches à me faire ? Vas-y, parle, j'aime pas les hypocrites.

L'homme, probablement le plus jeune du groupe, murmura :

– On m'avait promis qu'y aurait aucun coup de feu ! Vous avez abattu le gérant inutilement, vous avez tué le garde de sécurité, vous avez tiré de la mitraillette sur d'innocents piétons.

– T'es jeune dans le métier, Kid. C'est ton premier hold-up ?

– Non, mais j'ai jamais tué personne, moi.

Tony prit un air menaçant :

– Ceux qui me critiquent m'écœurent, tiens-toi-le pour dit. Si t'avais la chienne, t'avais qu'à refuser de faire partie du coup.

Floyd demanda :

– Quand est-ce qu'on partage ?

– T'es pressé en hostie ! fit Tony d'un ton

cynique. Pourtant, toi, t'es pas un débutant. Cet argent-là, on n'y touchera pas avant des semaines. Il y a peut-être des billets marqués dans le lot. Faut laisser passer le temps. Si t'as besoin d'argent pour vivre, je t'en passerai.

Et en riant, il ajouta :

– Je ne charge que trente pour cent d'intérêt... en intérêts composés.

Tous éclatèrent de rire. Même le jeune André semblait avoir retrouvé son calme. Maintenant, on travaillait rapidement.

– Tenez, touchez à la peinture, Tony, ça sèche déjà. C'est pas très brillant, mais ça change toute la voiture. Elle va être méconnaissable en rouge.

Lorsque la peinture fut terminée, Tony continua de distribuer les ordres.

– Jack, tu as préparé l'explosif ?

– Tout est là. L'entrepôt, le camion, tout sera réduit en miettes. Probable que certains autres bâtiments du secteur vont également s'écrouler.

André risqua :

– Ça peut tuer d'autres innocents ?

– Et puis après ? Faut tout faire disparaître, faut qu'il reste rien. Le camion doit être détruit, répliqua Tony d'une voix coléreuse.

Mais à son tour, Floyd s'interposa :

– C'est pas de mes affaires, Tony, mais j'trouve que t'en mets trop. Le camion, on peut le détruire facilement sans faire sauter tout le quartier.

Tony s'approcha de lui en ricanant :

– T'as jamais dit si vrai !

– Tu trouves que j'ai raison ?

– Non, hostie ! T'as jamais dit si vrai quand t'as mentionné que c'était pas de tes affaires. C'est à moi qu'on a confié la job et je vais m'en occuper à ma façon.

Il alla toucher à la voiture.

– Pas assez sec, faut attendre encore. La poussière collerait et ça attirerait l'attention. Philippe ne laissait jamais Tony d'une semelle.

– On place les sacs d'argent dans le coffre

arrière de la voiture ?

– Oui, attention de ne pas abîmer la peinture.

Tony monta dans le camion. Il tendit un sac à Philippe, un autre à Floyd. André et les autres préparaient l'explosif. On déroulait un fil qui se rendait jusqu'à la porte.

Tony descendit enfin du camion, mitrailleuse à la main.

– Tu la laisses pas dans le camion ? demanda Floyd.

– Non, elle peut m'être utile.

Il approchait deux heures de l'après-midi lorsque Tony décida que l'automobile était en condition, la peinture complètement sèche.

– Philippe, installe-toi au volant, ordonna Tony.

André ouvrit la portière arrière et se prépara à grimper dans la voiture.

– Qui t'a dit de monter ? J'aime pas les gars trop pressés, kid. Tu vas aider les autres à étendre l'essence, surtout autour du camion. Allez-y, les

gars.

Les quatre hommes qui avaient participé au hold-up, en compagnie de Tony, aspergèrent le camion, puis jetèrent de l'essence sur les murs.

Enfin, il y avait dans l'entrepôt de nombreux bidons contenant des liquides explosifs qui feraient flamber rapidement la bâtisse. Une charge de dynamite avait été placée sous le camion. D'autres bâtons étaient éparpillés dans le garage.

Tony se tourna vers Philippe.

– C'est regrettable, on sera pas là pour assister au feu d'artifice.

Tenant sa mitraillette à bout de bras, il ordonna à ses quatre comparses :

– Juste une seconde, les gars. Moi, je veux un souvenir inoubliable de ce coup qui passera à l'histoire. Je vais prendre une photo de vous quatre. Toi, Philippe, reste dans la voiture. T'étais pas à l'intérieur de la banque.

– Moi non plus, fit André, j'étais resté au volant de la voiture.

– Quand même, kid, t'étais un des membres les plus importants du groupe. Faut pas minimiser ton rôle. Je vais prendre ma caméra.

Les quatre se tenaient debout, juste devant le gros camion.

Brusquement, Tony se retourna, il avait relevé sa mitraillette. Avant même que ses complices puissent deviner ce qui allait se passer, il tira une rafale et tous les quatre tombaient en poussant des cris. Cyniquement, Tony fit quelques pas en avant et tira à nouveau sur les hommes qui l'avaient aidé à commettre son hold-up.

– Vas-y, cria-t-il à Philippe, sors la voiture, va la stationner plus loin et laisse le moteur tourner.

Quand l'automobile fut disparue, Tony alluma son briquet. Il mit le feu à la mèche. La petite flamme se mit à courir rapidement, s'approchant de la charge de dynamite placée sous la voiture.

Tony prit ses jambes à son cou, grimpa dans la voiture qui démarra en trombe. Deux secondes à peine s'étaient écoulées lorsqu'une puissante

explosion ébranla l'atmosphère. Le feu se propagea à la vitesse de l'éclair.

La voiture était déjà loin qu'on entendait encore de nouvelles explosions.

– Et voilà un travail bien fait ! fit Tony en riant aux éclats.

– Et si jamais les policiers réussissaient à identifier les corps ?

– Pas fou, le Tony. À l'exception d'André, tous ces types ont un dossier, mais jamais nous n'avons travaillé ensemble. Je les ai connus au pénitencier, mais c'est le premier coup qu'on fait ensemble. Les policiers ne pourront jamais faire le rapprochement. Et tel que promis, nous diviserons en trois.

Philippe tourna légèrement la tête alors, eut un sourire malicieux et demanda :

– Pourquoi pas en deux ?

– Jamais ! La personne qui a préparé le coup recevra la moitié de la somme, nous nous partagerons le reste. Mais t'inquiète pas, t'auras plus que tu crois.

– Comment ça ?

– On a volé un demi-million, c'est certain, mais Horner m'a donné tout l'argent qui se trouvait à la banque. Combien de milliers ? Je l'ignore, toi aussi... et l'autre aussi. Alors, on s'en prendra une petite galette avant de faire le partage.

Et les deux criminels s'amusaient follement, pendant que le feu se propageait rapidement aux autres entrepôts et aux logements non loin du lieu du sinistre. Et dans ces entrepôts, il y avait des matières explosives, car cinq minutes après le début de l'incendie, de nouvelles explosions ébranlèrent le sol, propulsant dans le ciel des champignons de fumée. D'autres innocents allaient sûrement devenir des victimes de ce massacre qui ne semblait pas vouloir se terminer.

IV

Une veuve éplorée

– Sergent, fit brusquement le Manchot, je suis prêt à collaborer avec vous. Présentement, Janet Horner est à l’hôpital, souffrant d’un traumatisme. Si vous, les policiers, vous vous rendez à son chevet, vous ne pourrez rien obtenir d’elle.

Jolicœur écoutait attentivement son ex-collègue.

– Par contre, si moi je me présente, si je lui dis que la banque a retenu mes services pour protéger les intérêts de ses employés, de son mari décédé et des siens par le fait même j’ai de meilleures chances qu’elle se confie.

Le sergent admit que le raisonnement de Dumont était fort logique.

– Mais d’ici la fin de la journée, puisqu’il y a eu de nombreux meurtres, l’escouade des homicides mènera son enquête et à la tête de cette escouade...

– Bernier, oui, je sais.

– Il vous déteste. On ne peut pas dire qu’il me porte dans son cœur moi non plus. C’est sûr et certain que, s’il apprend que je vous ai laissé diriger l’enquête à votre façon, il dressera un rapport contre moi, on me blâmera, je risque même de perdre ma situation.

– Qui lui dira que j’ai obtenu les renseignements de vous ? Je peux vous précéder de quelques minutes. Bernier sait que j’ai de nombreux collaborateurs. Ils peuvent avoir été capables d’identifier la voiture.

Jolicœur décida enfin :

– Dans une heure je serai à l’hôpital. Je vais convoquer des détectives ici, je demanderai à deux hommes de m’accompagner. D’autres feront des vérifications sur l’état de fortune de Horner. Je n’aurai qu’à dire à Bernier qu’avant

d'aller interroger la femme, je voulais avoir quelques atouts en main.

Le Manchot comprit que le chef de l'escouade des vols à main armée avait déjà tiré ses conclusions.

– Vous croyez qu'Horner était au fond de cette affaire ?

– Pourquoi pas ? Il sait qu'on ne le soupçonnera pas, surtout si les criminels s'attaquent brutalement à lui, qu'ils le blessent d'une balle. Mais il ne se doutait nullement qu'on allait l'éliminer. D'accord ?

Dumont murmura simplement :

– Possible que vous ayez raison. Je me rends tout de suite à l'hôpital. Au fait, où se trouve Janet Horner ?

– À l'hôpital Maisonneuve.

– Je vous tiens au courant si j'apprends quelque chose.

Le Manchot allait sortir du bureau du gérant lorsque Jolicœur le rejoignit.

– Robert, vous savez que je risque gros en vous laissant interroger madame Horner avant la police officielle. N’allez pas me jouer de vilains tours, sinon il y aura dans la police quelqu’un qui vous détestera encore plus que l’inspecteur Bernier.

Une fois dans sa voiture, Robert Dumont composa le numéro de son agence.

– Danielle, appelez Candy et dites-lui de téléphoner dans ma voiture.

– Entendu, je m’en occupe immédiatement, fit la nouvelle secrétaire.

Le détective mit son automobile en marche. Il filait bientôt à une vitesse dépassant la limite permise, par l’autoroute 20 puis le boulevard Décarie. Dans moins d’une demi-heure, il serait à l’hôpital Maisonneuve.

Le téléphone sonna. C’était Candy.

– Tu as réussi à apprendre quelque chose d’intéressant sur Lemercier et son groupe ?

– Très peu. C’est une compagnie qui fonctionne par actions. Il y a une dizaine

d'employés au bureau de la Loumers. La plupart sont des acheteurs de terrains. Il y a une seule secrétaire. Ce sont des spéculateurs, je suis certaine de ça, mais à première vue leurs activités semblent honnêtes. Pour pousser l'enquête plus loin, il faudrait que je connaisse personnellement Lemercier. Je sais comment m'y prendre avec les hommes. Je n'ai qu'à dire que je suis intéressée à acheter des terrains, il me recevra. Quant au reste...

– Non Candy, laisse tomber Lemercier pour l'instant. Je veux que tu enquêtes sur Lorne Horner, le gérant de la banque, sur son épouse Janet, sur leur état de fortune. Je veux savoir s'ils s'entendaient bien. Enfin, je veux en apprendre le plus possible sur eux.

– Le gérant n'a-t-il pas été assassiné ?

– Oui, mais je t'expliquerai la raison de cette enquête. C'est très important.

Il donna l'adresse de la maison de Horner.

– N'éveille pas les soupçons. Fais-toi passer pour une journaliste. Il est normal que l'on

s'intéresse à un homme qui vient d'être tué.

– Compris. Je vous rappelle ?

– Non, je ne serai plus dans ma voiture. Si je ne te donne pas d'autres nouvelles, tu me feras ton rapport au bureau.

Le Manchot raccrocha. Arrivé à l'hôpital Maisonneuve, il demanda la chambre de madame Horner et monta à l'étage où l'épouse du gérant reposait.

– Je veux voir madame Horner, dit-il à l'infirmière qui se trouvait en faction au poste de garde.

– Madame Horner se repose présentement. Le médecin lui a donné un sédatif. Elle dort.

– Écoutez, à quelle heure a-t-on transporté madame Horner à l'hôpital ?

– Vers une heure, je crois, peut-être avant.

– Elle doit être éveillée. Je suis envoyé par la banque.

Il montra son insigne.

– Je suis Robert Dumont, détective privé. Il y

a eu certaines complications dans l'histoire du hold-up de la banque et il est extrêmement important que je puisse parler à madame Horner avant que la police lui rende visite et elle ne tardera pas. Vous ne pourrez empêcher les policiers de l'interroger. En plus, on placera sans doute un homme en faction devant sa porte et je ne pourrai plus la voir.

La jeune infirmière regardait le détective d'un air ébahi. Elle buvait ses paroles, souriant de toutes ses dents.

– Vous êtes le célèbre détective... le Manchot ?

– Oui, c'est moi.

– J'ai toujours rêvé de connaître un homme comme vous et...

– Mademoiselle, je vous en prie, le temps presse.

Puis, se faisant enjôleur, le Manchot ajouta :

– Si vous m'aidez, je vous inviterai à venir déguster un excellent repas une fois cette affaire réglée.

– Bon, suivez-moi. Mais si elle dort... Avant d'ouvrir la porte de la chambre, elle recommanda au détective :

– N'allez pas dire que je vous ai donné la permission de lui parler. Vous êtes entré dans sa chambre sans que je vous voie. Attendez à la porte.

L'infirmière ne resta que quelques secondes dans la chambre.

– Entrez, fit-elle à voix basse. Elle est éveillée, mais il est possible qu'elle soit à demi consciente seulement.

Le détective se glissa dans la chambre de la malade. Tout d'abord, il fut fort surpris en apercevant Janet Horner. Ordinairement, un gérant de banque a un certain âge. Janet Horner était jeune, elle avait trente ans tout au plus. Elle était fort jolie et ses longs cheveux roux encadraient une figure des plus mignonnes.

– Madame Horner ?

La femme regarda le Manchot, sans répondre. Le détective approcha une chaise et s'assit près

de la tête du lit.

– Je vous en prie, je suis venu ici pour vous aider. Mon nom est Robert Dumont, je suis détective privé. Je travaille dans le but de protéger les intérêts de la banque et de ses employés. J'ai quelques questions à vous poser. Vous m'entendez ?

– Oui, murmura la jeune femme. Mais je veux me reposer, je vous en prie, laissez-moi.

Le Manchot insista :

– La police sera ici dans quelques minutes. Elle vous mettra sur la sellette. Peut-être même vous accusera-t-elle d'avoir participé au coup qui a entraîné la mort de votre mari.

Cette phrase la fit sursauter et sembla l'éveiller complètement. Elle chercha même à se dresser.

– Je vous en prie, soyez calme.

– Mais vous êtes fou, fit-elle d'une voix qui reprenait de l'assurance. M'accuser, moi, d'avoir fait assassiner Lorne ?

– Vous possédez votre propre voiture ?

– Pourquoi cette question

Le Manchot jeta un coup d’œil sur sa montre. Jolicœur ne lui accorderait pas une seconde de plus et le temps passait beaucoup trop rapidement.

– Je vous en prie, répondez-moi.

– Oui, j’en possède une, mais je m’en sers très rarement. C’est l’ancienne voiture de Lorne, au lieu de la vendre, il...

Le détective la coupa :

– Vous savez le numéro d’immatriculation par cœur ?

– Oui, il est facile à retenir, c’est 260-261.

– Votre voiture a été identifiée. C’est celle dans laquelle se sont enfuis les criminels !

– Quoi ?

Elle resta un long moment sans parler. Elle était devenue presque aussi blanche que le drap qui la couvrait. Enfin, reprenant son calme, elle murmura :

– C’est pas possible.

– Un passant a pu relever le numéro de la plaque. Aucune erreur, madame. Où rangez-vous votre voiture ? Dans le garage familial ?

– Non. Il n’y a qu’une place dans notre garage. Je la laisse sur un terrain vacant, tout près de chez moi. Plusieurs de mes voisins se stationnent là. Ça ne nous coûte rien. On espère que le terrain ne sera pas vendu.

– Quand vous êtes-vous servie de votre voiture la dernière fois ?

– Il y a quatre jours, exactement.

– Ce matin, vous avez vu votre automobile ? Elle était à la place habituelle ?

– Je ne suis pas sortie de chez moi. J’ai fait la grasse matinée. Je venais à peine de me lever lorsqu’on m’a appris la terrible nouvelle.

Le Manchot tira ses conclusions à haute voix.

– Il n’y a que trois possibilités, madame Horner. Suivez-moi bien. Première hypothèse, la police croira que vous étiez de connivence avec les criminels. Seconde hypothèse, on dira que c’est votre mari qui a organisé le coup. Troisième

hypothèse, on vous a tendu un piège. On voulait que vous soyez accusée.

La femme avait les larmes aux yeux. Le Manchot savait que la crise de nerfs éclaterait d'un instant à l'autre.

– Quel âge avait votre époux ?

– 46 ans, murmura-t-elle.

Le détective lançait de temps à autre, au cours d'un interrogatoire, des phrases qui obligeaient son interlocuteur à réagir. C'est souvent en portant une accusation directe, sans avoir la moindre preuve, que les policiers réussissent à arracher des aveux.

– Vous connaissez les gens, n'est-ce pas ? On aime bien raconter toutes sortes de choses qui sont souvent fausses. Mais quand plusieurs vous affirment la même rengaine... par exemple que tout n'allait pas très bien dans votre ménage et...

La réaction venait déjà. Janet Horner s'était passé rapidement les mains dans la figure. Sa lèvre inférieure tremblait légèrement et elle clignotait des yeux, n'osant pas regarder le

Manchot. Ce dernier profita de son avantage.

– On a même mentionné le mot, séparation ou divorce. Vous aimiez Lorne Horner ?

Elle répliqua sèchement :

– Si je ne l'avais pas aimé, je ne l'aurais jamais épousé.

– Mariage d'intérêt, peut-être ?

Elle répliqua :

– J'avais autant d'argent que lui quand je me suis mariée et j'aurais pu continuer à travailler comme mannequin, je gagnais de très bons salaires... et puis, laissez-moi, je refuse de répondre à vos questions.

– Pourquoi ? La vérité fait toujours mal, n'est-ce pas ?

Le détective choisissait chacun de ses mots afin de ne pas faire fausse route dans le piège qu'il tendait. Il se fit très vague en lançant :

– Une personne trompée a souvent des réactions... violentes.

Et cette phrase déclencha le déluge. Janet se

mit à pleurer, ses épaules secouées par un tremblement convulsif.

– Je vous en prie, allez-vous-en, allez-vous-en. J’aimais Lorne, je lui pardonnais tout. Il a été tué, ce n’est pas moi, vous entendez, ce n’est pas moi !

Enfin, le détective avait appris une vérité. Lorne Horner trompait sa femme et cette dernière l’avait appris et disait même lui avoir pardonné.

– Vous savez, madame Horner, ce n’est pas en se vengeant qu’on répare les torts que quelqu’un nous a faits. Vous êtes très belle. Il vous a été facile de vous trouver un amant pour...

Le détective n’eut pas le temps de terminer sa phrase.

– C’est faux, cria-t-elle, c’est faux ! Ceux qui vous ont dit ça sont des langues de vipère. Jamais je n’ai trompé Lorne, jamais...

Et elle pleurait de plus en plus. Le Manchot jeta un coup d’œil à sa montre. Jolicœur ou d’autres enquêteurs n’allaient pas tarder.

– Je reviendrai vous voir, madame Horner. La

police vous questionnera sans doute. Je vous conseille de dire toute la vérité en ce qui concerne votre voiture. Quant à votre vie privée, ça ne regarde que vous. Les policiers n'ont aucune preuve. Comptez sur mon entière collaboration.

Il sortit de la chambre et se dirigea vers le poste où travaillait la jeune infirmière.

– Je peux savoir votre nom ?

– Huguette Lortie, le mercredi, c'est mon jour de congé.

– Je vous téléphonerai à l'hôpital. Maintenant, je vous conseille de joindre le médecin de madame Horner. L'interrogatoire que je lui ai fait subir l'a bouleversée. Si j'étais à la place du médecin, je lui administrerais un calmant.

– Je m'en occupe tout de suite... et j'attends votre appel.

Le Manchot s'engouffra dans l'ascenseur.

– Si on donne un calmant à madame Horner, les policiers ne pourront rien tirer d'elle, du moins pour le moment.

Le détective venait à peine de s'installer au volant de son automobile lorsqu'il vit arriver une voiture de la police. Et ce ne fut pas Jolicœur qui descendit de l'automobile mais bien l'inspecteur Bernier, le détestable chef de l'escouade des homicides, l'homme qui cherchait continuellement à prendre le Manchot en défaut.

– Ouf, je l'ai échappé belle. Si Bernier m'avait trouvé dans la chambre de madame Horner, Jolicœur risquait de perdre sa place.

Il décida de communiquer immédiatement avec la banque et demanda à parler au sergent Jolicœur.

– Un instant, je transmets l'appel.

Le détective reconnut la voix de son ami.

– Vous êtes encore là, Victor ?

– Dumont, êtes-vous toujours à l'hôpital ?

– Non, je viens de quitter madame Horner.

– Tant mieux. La nouvelle de l'identification de la voiture des agresseurs s'est répandue rapidement dans les milieux policiers. Bernier m'a appelé à la banque. Il m'a dit de m'en tenir à

l'enquête sur le hold-up, que les meurtres, ça regardait son service et qu'il se rendait immédiatement à l'hôpital pour interroger madame Horner. Je ne pouvais vous joindre. Je vous jure que je me sentais à l'étroit dans mes souliers. C'est la dernière fois que j'accorde une permission du genre. Vous avez pu parler à madame Horner ?

– Oui. Quand je l'ai quittée, elle pleurait, elle n'en pouvait plus. J'ai fait demander son médecin. J'ai bien peur que ce dernier défende toute visite à la veuve.

– Vous avez appris quelque chose ?

– Oui. Aucune erreur possible, c'est bien sa voiture qui a servi aux criminels. Elle connaissait son numéro d'immatriculation. Mais elle se sert rarement de son automobile qu'elle laisse stationnée sur un terrain vacant, non loin de sa demeure.

Jolicœur déclara aussitôt :

– Moi, je ne crois pas au hasard. Si les malfaiteurs se sont servis de cette voiture, c'est

sûrement pour tenter de la faire accuser.

– Je suis de votre avis. Autrement, on aurait changé la plaque, vous ne croyez pas ?

– Sûrement.

– Je poursuis mon enquête. De votre côté, rien de nouveau ?

– Peut-être, je n'en suis pas certain. Il s'est produit une explosion dans l'ouest de la métropole. Un entrepôt a été entièrement détruit, le feu s'est propagé à d'autres entrepôts et à des logements. Deux personnes ont été tuées, trois autres ont été transportées à l'hôpital avec des brûlures plus ou moins sérieuses.

Le Manchot ne comprenait pas du tout pour quelles raisons Jolicœur lui parlait de ce tragique incendie.

– Vous vous souvenez que ce matin on nous a dit qu'un camion de déménagement bloquait la 5^e avenue ? Eh bien, dans cet entrepôt, on a trouvé les débris d'un camion de la même grosseur et, tout près, les restes calcinés d'au moins deux personnes et peut-être plus. Enfin, je viens tout

juste de recevoir un appel. L'une de ces personnes aurait été tuée d'une balle avant de brûler dans l'incendie. Alors, je me demande si cette nouvelle affaire n'aurait pas un certain rapport avec le hold-up de ce matin.

– Incroyable ! murmura le Manchot. Un simple vol et nous en serions déjà à une dizaine de meurtres !

– Exact. Alors un conseil, Manchot : soyez sur vos gardes car si on apprend que vous menez une enquête sur le vol, vous pouvez fort bien devenir la prochaine victime. Une chose est certaine, ces criminels sont des fous dangereux. Où arrêteront-ils leur massacre ? Dieu seul le sait !

V

Une journaliste séduisante

Candy Varin s'était rendue immédiatement dans le quartier où habitaient les Horner. Ces derniers logeaient dans un de ces bungalows construits en série, dans la partie nord de la métropole.

Juste au coin de la rue, il y avait un restaurant-dépanneur et à l'arrière de l'établissement, une salle de jeux remplie de machines électroniques, ces jouets qui font dépenser des fortunes aux adolescents.

« C'est le seul endroit où je peux commencer mon enquête. Si les Horner avaient vécu dans un appartement, il aurait été facile de délier la langue du concierge. »

Elle entra au restaurant. À droite, c'était

l'épicerie. À gauche, un comptoir avec quatre tabourets. On pouvait y prendre de brefs repas, sandwich, hamburger, hot-dog, etc.

Candy s'installa sur un des tabourets.

– Un soda au gingembre s'il vous plaît.

L'homme qui la servit était petit, maigre, âgé. Son crâne était dégarni, il n'avait presque pas de dents dans la bouche ; ça lui donnait un air comique. Il avait des petits yeux perçants qui se promenèrent longuement sur les courbes séduisantes de la jolie blonde.

– Voulez-vous un bon morceau de glace avec ça ?

– S'il vous plaît.

– Vous habitez pas dans le quartier, fit-il en remplissant le verre. Une belle fille comme vous, je l'aurais remarquée.

Il jetait souvent un coup d'œil vers la porte arrière, pas celle qui donnait dans la salle de jeux, mais une seconde porte qui devait mener à son logis.

– Je surveille parce qu'Emma est ben jalouse.

Elle veut pas que je jase avec les clientes qui sont trop belles. Elle trouve que je m'intéresse trop à la jeunesse. Moi, des filles comme vous, ça me ravigote ! Je rajeunis d'une dizaine d'années d'un seul coup.

Le bonhomme aimait jaser.

– Vous savez, Emma, c'est pas une Mona Élixa comme ils disent. À dépasse les deux cents livres. Ça vous écrase les « springs » d'un matelas quand ça s'étend !

Et il éclata d'un petit rire nerveux, découvrant ses gencives presque entièrement dégarnies. Candy voulut parler, mais tout de suite le petit homme enchaîna :

– Dites-le pas à Emma, mais vu que vous venez ici pour la première fois, je vous offre votre soda. Je m'appelle Henri et, fiez-vous pas aux apparences, j'ai encore bien de la vie dans le corps, si vous comprenez ce que je veux dire. Je peux en montrer à bien de ces jeunes femmes qui se bécotent dans ma salle de jeux. Une femme comme vous, moi, je traiterais ça comme une fleur.

Juste à ce moment, la porte arrière s'ouvrit et le bonhomme traversa rapidement du côté de l'épicerie. Une grosse femme à l'air très sévère parut dans la porte. Elle regarda Candy avec un air de dégoût.

– Mon mari vous a rien dit ? fit-elle en s'approchant de la blonde.

– Pardon ?

– Henri vous a pas dit que des filles dans votre genre, on n'en veut pas dans notre restaurant ?

– Qu'entendez-vous par « des filles dans mon genre » ?

– Forcez-moi pas à mettre les points sur les i. Vous avez compris. Toi, Henri, arrête de la reluquer. Monte te reposer, je m'occupe du restaurant.

– J'suis pas fatigué, murmura le bonhomme.

La voix se fit tonitruante.

– J'ai dit : en haut ! Force-moi pas à te le répéter.

Le petit homme disparut rapidement derrière

la porte.

– Achevez-vous de boire votre soda ?

– Vous avez une curieuse façon de vous attirer de la clientèle.

La grosse femme allait parler mais Candy ne lui en laissa pas la possibilité.

– Vous jugez fort mal les gens. Tenez, fit-elle en fouillant dans son sac et en sortant une carte. Vous savez ce que c'est ?

La femme jeta un coup d'œil sur la carte :

– Vous êtes journaliste ?

– Oui.

Candy possédait différentes cartes lui permettant de se faire passer pour un agent d'immeubles, un agent d'assurances, une journaliste, etc.

– J'savais pas.

– Et j'étais venu ici parce qu'on m'avait dit que vous pourriez me donner certains renseignements. Mais si vous refusez la publicité gratuite...

– Des renseignements sur quoi, sur qui ?

Candy fit mine de ne pas avoir entendu la question :

– Je voulais même faire venir un photographe.

– Je m’excuse, mademoiselle, mais c’est Henri qui me rend folle. Il passe son temps avec les jeunes filles. Si je vous disais que j’ai reçu des plaintes. Il leur pince les fesses, les tâte un peu partout et il est allé jusqu’à faire des propositions... honteuses. Faut pas que j’y laisse de corde.

– Oh, je ne suis pas inquiète à ce sujet.

La grosse femme voulut verser du soda dans le verre de Candy.

– Et si vous préférez un petit cognac, je peux vous en offrir, j’en ai de caché. Vous êtes tellement... belle, bien tournée que... enfin... vous savez, il y a des filles qui viennent ici, elles se tiennent dans la salle de jeux et cherchent à attirer les jeunes qui ont un peu d’argent. J’veux pas que notre commerce ait un mauvais nom. Si c’était possible, je la fermentais la salle de machines à

boules, mais si je vous disais que ça rapporte plus que l'épicerie, les journaux et le restaurant... Faut pas m'en vouloir, je suis même prête à répondre à toutes vos questions. C'est une enquête sur les dépanneurs que vous faites ?

– Oh non ! Je suppose que vous avez entendu parler du vol de ce matin à la banque ? Vous savez que monsieur Horner, le gérant, a été assassiné, que sa femme a été transportée à l'hôpital victime d'un choc nerveux...

– C'est de ça que vous voulez parler ?

– Oui, j'écris des articles humains sur les personnes à qui il arrive des drames. Des articles à sensation, vous saisissez ?

Juste à ce moment, une femme entra et se dirigea au comptoir de l'épicerie. La grosse Emma cria « Henri, viens servir, y a quelqu'un. » On aurait pu l'entendre à deux coins de rue. Henri parut presque aussitôt, dévalant l'escalier à la vitesse d'un marathonnier.

Il s'occupa de la cliente pendant que son épouse le surveillait étroitement, comme le chat

qui guette la souris en espérant qu'elle commette une erreur. Lorsque la cliente fut sortie, la grosse Emma pointa l'index d'un geste brusque vers la porte arrière et Henri disparut dans l'escalier.

Candy reprit aussitôt :

– Les Horner habitent tout près d'ici. Vous les voyiez souvent ?

– Monsieur Horner achetait son journal ici tous les matins, mais à part ça, ils n'étaient pas de nos clients. Oh, parfois madame Horner faisait livrer quelques produits, mais c'était assez rare.

– Donc, vous ne le connaissiez pas ?

Emma se pinça les lèvres, prit un air malicieux et se pencha un peu plus vers Candy.

– Vous savez, quand on tient un restaurant, on entend tout ce qui se raconte. Pas nécessaire de connaître les gens pour en savoir long sur eux. Vous saviez que madame Horner était pas mal plus jeune que son mari ? Le gérant de banque s'est marié un peu tard. La Horner, c'était un mannequin, une fille qui parade dans les modes. Ces filles-là, on sait bien, entre vous puis moi,

qu'elles font bien d'autres choses que parader pour plaire à leurs riches clients.

L'assistante du Manchot se demandait si elle devait continuer d'écouter cette commère.

– En tout cas, quand une fille jeune, belle, marie un homme plus âgé, c'est toujours par intérêt. J'ai vu souvent des voitures s'arrêter devant la maison des Horner, pendant que ce dernier était à la banque. Il y en a une, une petite voiture bleue, qui venait régulièrement. L'homme était âgé, peut-être près de soixante ans, et il passait parfois une heure ou deux avec la Janet. Je l'ai vu entrer... même qu'une fois, j'ai vu madame Horner l'embrasser après avoir ouvert la porte. Ils ont fait ça devant tout le monde.

Ça devenait plus intéressant. Janet Horner avait sans doute un ou des amants.

– Et monsieur Horner, lui ?

– Un don Juan, ça, je le sais par des clientes de la banque ; il aimait flirter avec toutes les femmes et y paraît... remarquez que j'ai pas de preuves, mais y paraît qu'il sortait avec sa secrétaire.

– Quand avez-vous appris la mort de monsieur Horner ?

– J’ai pas entendu la nouvelle à la radio, non.

À cet instant précis, le téléphone sonna et la grosse Emma alla répondre.

– Oui, oui, je sais Aline. Mais je vais partir dans quelques minutes, j’ai quelqu’un d’important ici, mais ça sera pas long.

Elle raccrocha et revint vers Candy :

– Qu’est-ce qu’on disait déjà ? Ah oui, je vous racontais que c’est pas par la radio que j’ai appris la nouvelle. J’ai vu une voiture arriver devant la maison des Horner, une voiture de la police, puis une dizaine de minutes plus tard, l’ambulance. Inutile de vous dire que j’ai appris tout ce qui s’était passé, le hold-up à la banque, la mort de monsieur Horner et la supposée crise que sa femme a faite.

Candy, surprise, demanda :

– Pourquoi dites-vous supposée crise ?

– Allons donc, elle va hériter de son époux, elle le trompait ; lui faisait la même chose de son

bord, vous faites pas une crise nerveuse quand vous apprenez une nouvelle qui devrait vous réjouir.

Candy en avait assez. La grosse Emma ne pouvait pas lui en apprendre beaucoup plus et ses propos n'étaient sans doute que des racontars de voisins. La jolie blonde remercia la restauratrice et promit de revenir avec un photographe.

Elle retourna à sa voiture et s'éloigna du restaurant, mais elle avait l'intention d'y retourner, sitôt Emma partie. Peut-être qu'Henri en savait plus.

Emma venait juste de sortir du restaurant lorsque le téléphone sonna dans la voiture de Candy. C'était le Manchot.

– Alors, as-tu appris quelque chose ?

– Très peu. Premièrement, les Horner habitent un bungalow. J'ai interrogé un dépanneur, juste au coin de la rue. Lui et sa femme entendent bien des choses. Selon certains, madame Horner trompait son mari et elle avait probablement comme amant un homme passablement âgé.

– Ça me surprendrait, j’ai vu madame Horner. Continue l’enquête de ce côté. As-tu vu un terrain vacant non loin de la maison des Horner ?

Candy jeta un coup d’œil autour d’elle.

– Il y en a un, en face du dépanneur, mais il doit appartenir à un vendeur de voitures, il y en a au moins cinq...

– Non, ce sont les gens des environs qui stationnent leur voiture là. C’est ce que faisait madame Horner. Or, c’est dans son automobile que les criminels ont pris la fuite.

– Quoi ?

– Alors, pose des questions sur la voiture. Madame Horner ne s’en était pas servie depuis quatre jours. Quant à moi, je me rends sur les lieux d’un drame ; il y a eu des explosions, des incendies et il se peut que ça se rapporte au vol de ce matin. Si nécessaire, je te rappelle... ou bien on se retrouve au bureau.

Candy raccrocha et sortit aussitôt de sa voiture. Elle ignorait si Emma allait être longtemps absente. Lorsque Henri vit entrer

Candy, il se mit à rire nerveusement.

– J’avais peur que vous reveniez pas, mam’zelle. Vous savez, j’suis resté dans le haut de l’escalier, tout à l’heure, et j’ai entendu tout ce qu’Emma vous a dit. Faut pas la croire, elle en sait pas plus long que vous sur les Horner. On les voyait jamais.

– Tout ce que m’a dit votre épouse, ce sont des racontars ?

– Elle aime commérer. Oh, ça se peut qu’il y ait un peu de vrai dans ce qu’elle vous a dit, mais elle en invente toujours.

La blonde montra le terrain situé juste en face de la boutique du dépanneur.

– Madame Horner, si je ne me trompe, stationnait sa voiture dans ce terrain ?

– Oui et je peux vous assurer qu’elle s’en sert pas souvent.

– Elle est là, présentement ?

– Non, pas aujourd’hui.

– Vous avez vu partir la voiture ?

– Oui... oui et non. Monsieur Horner est venu chercher son journal ce matin et c'est tout de suite après que j'ai remarqué que la voiture de sa femme n'était plus là. Alors, c'est facile à comprendre. Il n'a pas pris sa voiture, elle devait être en panne. Il s'est servi de l'automobile de sa femme.

– Vous êtes certain de ça ?

– Qui voulez-vous que ce soit ? Si madame Horner avait pris elle-même sa voiture, elle serait passée devant la porte ici, et une belle fille comme elle, je remarque toujours ça. Non, croyez-moi, c'est monsieur Horner lui-même qui a pris l'auto de sa femme. Ça a beaucoup d'importance ?

– Mais non, très peu. Je voulais simplement constater, peut-être prendre une photo de la voiture de madame Horner pour mon reportage.

Mais le renseignement obtenu par Candy était capital. Si Horner lui-même avait pris, ce matin-là, la voiture de son épouse, c'est donc lui qui l'avait mise à la disposition des criminels.

Au grand désappointement d'Henri qui aurait voulu la garder dans son restaurant, beaucoup plus longtemps, Candy sortit et se dirigea vers le bungalow des Horner. Elle était persuadée qu'il n'y avait personne à l'intérieur mais peut-être qu'un voisin ou une voisine pourrait lui donner d'autres renseignements.

Elle eut beau sonner aux portes des voisins, personne ne répondit. Déçue, elle retourna à sa voiture. Elle se sentait inutile, elle aurait voulu en apprendre beaucoup plus.

« Robert ne s'est pas attardé à la banque, donc, il n'a pas pu questionner les employés. Je vais aller de ce côté et chercher à en apprendre plus et, si j'en ai la chance, j'essaierai de connaître la secrétaire de Horner. »

Lorsqu'elle arriva à la banque, elle fut surprise de n'y voir aucun policier. Jolicœur et ses hommes avaient décidé d'aller enquêter sur la série d'explosions.

– Qui remplace monsieur Horner ? demanda-t-elle à une employée.

– Monsieur Brisebois.

– J’aimerais le voir.

L’assistant-gérant insista pour connaître le but de la visite de Candy Varin.

– Dites-lui que je suis envoyée par monsieur Lemercier de la compagnie Loumers.

Cette phrase fit son effet. L’assistant la reçut immédiatement. Il ferma la porte de son bureau, après avoir demandé à une employée qu’on ne le dérange pas.

– Vous travaillez pour la compagnie Loumers ?

– Oui et non. J’ai été engagée pour enquêter sur ce fameux vol. Monsieur Lemercier est persuadé qu’un employé de la banque a été complice dans cette histoire.

– Possible, murmura Brisebois, d’autant plus que, depuis le départ des policiers, mademoiselle Sirois, la secrétaire de M. Horner, a décidé de prendre congé. Elle s’est déclarée indisposée. Remarquez que c’est normal mais, quand même, je trouve ça bizarre.

Candy, surprise, demanda :

– Vous la soupçonnez ?

Il hésita. Il avait peut-être trop parlé.

– C'est que, j'ai appris des choses de la police... j'ignore si vous le savez. Par exemple, la voiture de madame Horner ?

Candy esquissa un sourire.

– Vous ne m'apprenez rien. C'est la voiture qui a permis aux criminels de s'enfuir. Au fait, avez-vous vu arriver votre gérant ce matin ?

– Non, j'étais déjà prisonnier des criminels. Monsieur Horner est arrivé à dix heures moins le quart et les bandits étaient dans la banque depuis neuf heures.

– Donc vous ne savez pas si Horner est arrivé au volant de sa voiture ou de celle de sa femme ?

– Il avait la sienne. Elle est dans le parc de stationnement, juste à côté de la banque ; je l'ai vue tantôt.

Candy décida d'en revenir à cette demoiselle Sirois.

– Pourquoi trouvez-vous son comportement étrange ?

De nouveau, Brisebois parut mal à l'aise. Il se leva même de son bureau, alla jeter un coup d'œil à la fenêtre, puis revint vers Candy.

– Bah, de toute façon, vous finirez par l'apprendre. Hélène était la maîtresse de monsieur Horner.

– Hélène, c'est mademoiselle Sirois ?

– Oui. Et nous savons tous qu'elle détestait souverainement Janet Horner. Vous connaissez Janet Horner ?

– Non, avoua Candy.

– C'est le genre de femme qui joue à la sainte, qui accepte tout et qui réussit à attirer la pitié. Horner n'aurait jamais osé la quitter. Pour se venger, Hélène aurait bien pu s'allier à des criminels et leur fournir l'occasion de se servir de la voiture de Janet.

VI

Don Juan, manchot

Le Manchot trouvait inutile de visiter le lieu même de l'explosion. De nombreux policiers devaient être à l'entrepôt, l'inspecteur Bernier pouvait être à la tête de ses hommes et Robert Dumont ne voulait pas rencontrer son ancien directeur.

« Il doit savoir que j'ai interrogé madame Horner. Il est sûrement furieux contre moi. Je dois l'éviter. »

L'explosion puis l'incendie avaient fait beaucoup de ravages. Des maisons avaient été partiellement détruites ainsi que tous les entrepôts aux alentours.

Il arrêta sa voiture dans le quartier et se dirigea à pied vers un de ces entrepôts endommagés par

l'incendie ou l'explosion. Des hommes étaient en train de constater les dégâts et de réparer les dommages.

– Le patron est ici ? demanda-t-il à un des employés.

– Le contremaître, c'est Arthur... Arthur Loïselle, fit l'ouvrier en regardant le Manchot. Si vous voulez le voir, il est dans le bureau, tout au fond. Mais je me demande s'il a le temps de recevoir quelqu'un.

– Merci.

Comme le Manchot s'éloignait, l'ouvrier cria :

– Soyez prudent, il peut encore y avoir des fils électriques dangereux.

Le bureau du contremaître se réduisait en une petite pièce vitrée. Le Manchot aperçut un gros homme, un colosse, assis derrière son bureau. Il consultait des papiers et discutait avec deux autres types. Le détective frappa à la porte et n'attendit même pas la réponse pour ouvrir.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? cria le gros homme. Vous voyez pas qu'on est occupés ?

– Faudrait que je vous parle, monsieur Loïselle, j’enquête sur le sinistre qui a détruit plusieurs entrepôts du coin. Je suis détective privé, je représente les compagnies d’assurances. Pouvez-vous m’accorder quelques minutes ?

– Vous auriez pu attendre pour venir. Pensez-vous qu’on a pu évaluer les dommages ? Laissez-nous le temps, bout d’chandelle !

– Il s’agit d’un incendie criminel, donc l’enquête presse et je voudrais obtenir le plus de renseignements possible avant que la police officielle vienne vous poser des questions.

L’homme se décida et laissa partir ses deux adjoints. Il fit signe au Manchot de s’asseoir et alla fermer la porte.

– Si ça vous fait rien, j’aimerais que vous vous identifiez ?

– Robert Dumont.

Il montra sa carte. En s’asseyant dans son fauteuil pivotant, le rouquin demanda :

– Le Manchot, c’est vous ? Quelle compagnie représentez-vous ?

– Plusieurs. Elles se sont réunies pour nous engager. Vous étiez ici lorsque l’explosion a retenti ?

– Comment si j’étais ici ? J’étais en train de travailler. J’ai cru que le toit allait nous tomber sur la tête. C’est pas mêlant, j’ai levé de terre et j’m suis retrouvé sus l’cul avant même de savoir ce qui s’était passé.

– Ces entrepôts sont loués ?

– Ils appartiennent au boss, la Compagnie Servant. La plupart des entrepôts sont loués, ça change souvent de locataires. Vous savez, ce sont de vieilles bâtisses, on peut pas penser faire du neuf avec du vieux.

Le Manchot approuva. Le détective avait sorti son calepin et prenait des notes.

– Vous savez quel entrepôt a sauté le premier ?

– Oui, une vieille bâtisse à un coin de rue d’ici. Il était presque jamais loué, même si c’était grand. On a vu un camion de déménagement y pénétrer hier et encore aujourd’hui. D’ailleurs, ce

camion a été réduit en poussière.

– Ce vieil entrepôt appartenait également à la Compagnie Servant ?

– Oui. C’était presque jamais loué. Justement, j’ai parlé avec monsieur Servant il y a à peine dix minutes. Ce sont des individus qui ont loué l’entrepôt pour une semaine seulement et ils ont payé comptant. Alors, n’essayez pas d’obtenir des noms.

Puis, se souvenant d’un fait, le rouquin déclara :

– J’sais pas si ça peut vous aider mais il y a une dizaine de jours, un type est venu ici, me demandant s’il y avait des entrepôts à louer dans le coin. Je lui ai dit de s’informer à ma compagnie.

– Vous reconnaîtriez cet homme ?

– Non, il n’est resté que deux ou trois minutes, le temps de prendre en note le numéro de téléphone de la compagnie. Peut-être que si j’entendais sa voix...

– Qu’est-ce qu’elle avait de remarquable cette

voix ?

– Il avait un accent étranger. D’après moi, c’était un Français. En tout cas, il parlait comme un gars qui vient de l’autre bord.

Le Manchot songea aussitôt à Lemercier. Se pouvait-il que ce Belge ait préparé lui-même le coup et qu’il ait engagé le Manchot pour éloigner les soupçons ? Tout était possible. D’un autre côté, les Français et les Belges habitant au Québec étaient nombreux et enfin, dans la compagnie de Lemercier, il y avait sûrement d’autres actionnaires qui avaient vécu en Europe.

– Vous pensez que c’était pas un accident ? demanda Loïselle.

– Tout est possible. Vous avez peut-être obtenu des détails sur ce qui s’est passé ? Bien souvent, les gens parlent entre eux....

Le rouquin répondit :

– Y a un de mes gars qui a été blessé à une jambe. Il s’est fait conduire à l’hôpital pour se faire panser, mais c’est pas grave. Il aurait pu se faire tuer. Il passait tout près de l’entrepôt quand

ça a explosé. Il s'est senti soulevé de terre puis il est retombé mais, heureusement, il n'a eu que la jambe d'amochée. Il a pu se traîner jusqu'ici et j'ai appelé une ambulance.

– Vous avez pu lui poser des questions ?

– Il m'a dit que, quelques secondes avant l'explosion, il a vu une voiture rouge sortir de l'entrepôt et s'arrêter quelques instants devant les grandes portes. Puis un homme est sorti en courant, est monté dans la voiture qui est partie en trombe et, quelques secondes plus tard, ça a explosé. Hector dit qu'il est certain que ce type a mis le feu, que c'est lui qui a tout fait sauter.

– Il a pu le voir ? Il serait intéressant d'interroger cet homme.

– Non, il n'a rien vu, il était trop loin pour reconnaître l'homme qui est sorti en courant. D'ailleurs s'il avait été plus près, il se serait retrouvé en enfer en moins de deux.

À la demande du Manchot, Loïselle appela son patron, monsieur Servant. Le Manchot put lui poser des questions précises.

– Vous vous souvenez du type qui a loué l’entrepôt ?

– Oui, un jeune. Il ne m’a même pas donné son nom. Il m’a dit qu’il avait deux gros déménagements à faire, qu’il lui fallait un endroit pour garer son camion et il a payé comptant pour une semaine. Il devait venir me remettre les clefs demain.

– Vous reconnaîtriez ce jeune homme ?

– J’sais pas. J’y ai pas porté attention. J’étais trop content de louer cette baraque inoccupée depuis des mois. Il portait des jeans, une veste bleu foncé, vous savez, une sorte de coupe-vent, et une casquette. J’peux pas vous en dire plus.

Et Servant voulut savoir si les compagnies d’assurances paieraient pour tous les dommages.

– Lorsque l’enquête sera terminée, monsieur Servant, nous pourrons vous donner de plus amples informations. Une chose est certaine, nous allons tenter de faire payer les responsables du sinistre.

Le Manchot comprit que, même s’il cherchait

à questionner les locataires des édifices voisins, il n'en saurait pas plus. Ceux qui avaient pu voir quelque chose étaient morts ou blessés. Mais les quelques renseignements obtenus l'avaient persuadé qu'il s'agissait d'un attentat criminel.

Il remercia Loïselle, sortit de l'entrepôt et retourna à sa voiture. Il tenta de téléphoner à Candy, mais elle n'était pas dans son automobile. Il appela alors au bureau. Michel Beaulac était de retour de l'hôpital. Yamata, la jolie Japonaise, avait obtenu son congé pour le lendemain matin.

– Alors, je peux prendre congé demain pour la journée ?

– Possible, Michel, mais nous sommes présentement sur une grosse affaire et nous aurons peut-être besoin de ton aide.

Beaulac avait entendu parler du vol de la banque. Le Manchot lui résuma la situation.

– Le principal responsable de ce coup, c'était peut-être Horner et on s'est débarrassé de lui. Ou bien il est possible que ce soit sa femme, mais ça me surprendrait. Elle n'aurait pas fait la folie de

se servir de sa voiture. Lemercier ou un de ses employés ont également pu préparer le coup. Sinon, c'est sûrement un employé de la banque. Comme tu vois, les suspects sont nombreux et il nous faudra de la chance pour éclaircir ce mystère, d'autant plus que les voleurs se sont entretués, semble-t-il. Donc, toutes les personnes pouvant identifier les suspects sont disparues. Mais une chose est sûre. La tête dirigeante a engagé des hommes du milieu, des voleurs prêts à tout, des tueurs. Or, tu as déjà fréquenté la pègre. J'ai l'impression que c'est de là que peut venir le renseignement qui nous mettra sur la piste. Alors, va trouver tes anciens amis, parle du vol de banque de Ville LaSalle, informe-toi pour savoir si des criminels, des bandits spécialisés dans le hold-up, sont présentement dans la métropole. Surtout, ne parle pas trop.

– C'est pas la première fois que j'irai enquêter dans le milieu. Faites-moi confiance, boss, si quelqu'un sait quelque chose, je saurai bien lui tirer les vers du nez. Si les criminels se sont éliminés mutuellement, il y a sûrement des amis des victimes qui voudront les venger. Je m'en

occupe tout de suite.

– Si on ne se voit pas, laisse ton rapport au bureau.

– Et pour demain ?

– Nous verrons, si j'ai absolument besoin de toi pour cette enquête, un des agents de sécurité de Landry se chargera d'aller chercher Yamata à l'hôpital et maman sera chez toi pour la recevoir. Tu n'as pas à t'en faire.

Après avoir raccroché, le Manchot tenta de nouveau de joindre Candy, mais elle n'était toujours pas dans sa voiture. Puisqu'il lui avait demandé d'enquêter sur les employés de la banque, peut-être se trouvait-elle là. Il appela donc à la succursale et il eut bientôt son assistante au bout du fil.

– J'allais essayer de vous joindre, Robert. J'ai appris des choses intéressantes. Et vous ?

– Rien, ou presque... En tout cas, il faut se voir pour faire le point. J'ai très peu mangé ce midi et je suis disponible pour le moment.

Et ils se donnèrent rendez-vous dans un

restaurant situé à l'entrée de Ville LaSalle, assez près de la banque.

Dix minutes plus tard, le Manchot était assis en face de son assistante.

Candy fit son rapport. Le détective lui relata tout ce qu'il avait appris. Enfin, tout en mangeant, le détective releva les points les plus intéressants.

– Les criminels se sont tués entre eux. On tentera de les venger, il y aura du grabuge dans le milieu. Michel s'occupe de ça. Par ailleurs, deux faits sont intéressants : les Horner se trompaient mutuellement. Il faudrait donc chercher à connaître les amants de madame Horner, surtout cet homme âgé qu'on a vu entrer chez elle à quelques reprises. Et puis la secrétaire de Horner, qui détestait Janet et qui, aussitôt les policiers partis, décide de prendre congé.

Candy ajouta :

– N'oubliez pas Lemercier et ses employés. J'ai l'impression que c'est un des associés de ce Belge qui a préparé le coup.

Le Manchot n'était pas tout à fait d'accord.

– Moi, je me pose une question. Pourquoi a-t-on assassiné Horner ? Pourquoi le tuer ? Et cette histoire de voiture appartenant à madame Horner, il y a quelque chose qui cloche de ce côté.

La jolie blonde demanda :

– Comment avez-vous pu retracer la voiture ?

– Une chance, comme il en arrive dans toutes les enquêtes. Un jeune homme qui a assisté à la fuite des criminels a pu noter le numéro d'immatriculation de la voiture.

– Êtes-vous certain que ce type a tout dit ?

– Il semble que oui. C'est un jeune ouvrier, présentement en chômage, et tout ce qui l'intéressait, c'est la récompense qu'il allait toucher.

– Tout de même, il a peut-être gardé un élément en réserve pour faire augmenter la prime. Vous avez l'adresse de ce jeune homme ?

– Oui. Il s'appelle Jean-Pierre Duguay, fit le Manchot en consultant son carnet.

Candy nota l'adresse.

– Mais ne t'occupe pas de lui pour l'instant. Ce n'est qu'un témoin. Tu vas te vêtir en infirmière.

– Pourquoi ?

– Je veux que tu retournes auprès de Janet Horner. Questionne-la sur cet homme âgé. Parle-lui de la maîtresse de son mari. Elle n'a sûrement pas tout dit. J'irais bien moi-même à l'hôpital, mais un policier monte sûrement la garde à la porte de la chambre. Toi, déguisée en infirmière, tu pourras y entrer facilement.

Quant au Manchot, il avait décidé de s'occuper d'Hélène Sirois.

Candy se fit moqueuse :

– Évidemment, quand il y a une belle fille, qui en plus ne déteste pas l'amour, vous préférez vous en occuper personnellement.

– Pourquoi pas ? fit le Manchot en souriant. Si tu savais le nombre de confidences qu'on peut obtenir sur l'oreiller.

– J'ai l'impression que si tout se passe comme

vous le prévoyez, il sera difficile de vous joindre avant demain.

– Allons, Candy, tu me connais mieux que ça.

Le Manchot jeta un coup d’œil à sa montre.

– De toute façon, il sera trop tard pour nous retrouver à l’agence. J’espère que tu as l’adresse de cette demoiselle Sirois car la banque doit être fermée.

Candy consulta son calepin.

– J’ai non seulement son adresse, mais également son numéro de téléphone.

Le détective le prit en note, se leva et se dirigea vers la cabine téléphonique, au fond du restaurant. Il composa le numéro et une voix de femme répondit :

– Mademoiselle Hélène Sirois ? demanda le détective.

– C’est moi.

– Ici Robert Dumont, détective privé, c’est moi qu’on surnomme le Manchot.

– Je sais.

– Vous m’avez peut-être vu à la banque ce matin, avec les policiers. J’aurais aimé vous poser quelques questions et...

– Je ne sais rien et je me sens présentement très fatiguée. Je me repose et je ne veux pas être dérangée.

Elle allait raccrocher mais le Manchot lança rapidement :

– Vous craignez sans doute qu’on vous questionne sur vos relations avec Lorne Horner ?

Il y eut un long silence. Comme elle ne répondait pas, le Manchot continua :

– Pour l’instant, les policiers semblent tout ignorer et moi, je veux vous éviter des ennuis. Vous savez, je suis content que vous ne soyez pas au travail. Nous pourrions parler sans risquer d’être dérangés. Si j’allais vous prendre en voiture et...

– Je vous ai dit que je suis malade.

– Je regrette. J’ai toujours adoré la présence des jolies femmes à mes côtés. Vous savez que je vous ai remarquée, ce matin ? D’ailleurs,

comment ne pas le faire, vous êtes la plus jolie des employées de la banque.

Après une hésitation, elle murmura :

– Vous pouvez venir chez moi, je ne sors pas. Et puis, moi aussi j’ai hâte de vous connaître. J’ai beaucoup entendu parler de vous.

– J’arrive. Je serai chez vous d’ici trente minutes, ça vous va ?

– Je vous attends, monsieur le Manchot.

Le détective raccrocha. Il avait réussi à obtenir le rendez-vous désiré. Cependant, il ne se souvenait pas du tout d’Hélène Sirois. Il pouvait être fort déçu, mais il fallait qu’il continue de jouer son rôle d’enjôleur.

*

Le Manchot sonna à la porte. Quelques secondes s’écoulèrent, puis il entendit une voix sortant du haut-parleur placé près de la liste des locataires.

- Oui, qu'est-ce que c'est ?
- Mademoiselle Sirois, je suis Robert Dumont.
- Montez.

Le mécanisme de déverrouillage se fit entendre et le Manchot ouvrit la porte menant aux appartements. Hélène Sirois habitait au quatrième étage. Lorsque le Manchot sortit de l'ascenseur, il regarda les numéros. L'appartement 408 était au bout du corridor. Arrivé à la porte, il frappa discrètement. On ouvrit presque aussitôt.

- Entrez, monsieur Dumont !

Hélène Sirois referma la porte. Le Manchot la regarda longuement. Elle était plus grande que la moyenne des femmes. Avec ses souliers à talons hauts, elle devait sûrement mesurer près de six pieds. Mince, fort bien tournée, elle avait une très jolie figure. Des yeux très noirs, des lèvres qui semblaient quémander les baisers et une magnifique chevelure brune qui tombait sur ses épaules.

Hélène Sirois portait un long déshabillé de nylon, passablement décolleté. En dessous, elle

n'avait qu'une combinaison de nuit. Le déshabillé était transparent et on pouvait voir le galbe magnifique de ses jambes.

– Excusez ma tenue, dit-elle. J'étais couchée. J'avais un affreux mal de tête. Heureusement, ça va un peu mieux.

Elle fit entrer le détective au salon, une pièce meublée sobrement mais avec goût d'un divan, d'un fauteuil, d'un téléviseur, le tout agrémenté de petites tables sur lesquelles se trouvaient des lampes et des bibelots qui décoraient fort bien la pièce.

Elle montra le divan.

– Asseyez-vous, monsieur Dumont. Elle resta debout devant le détective.

– Je peux vous offrir quelque chose ? J'ai un peu de tout, du scotch, du rye, de la vodka. Si vous préférez du vin...

– Qu'est-ce que vous prenez ?

– J'adore la vodka avec du jus d'orange.

– Moi aussi.

– Je reviens dans une seconde.

Elle revint bientôt avec un petit plateau et les deux verres. Elle déposa le tout sur la table qui faisait face au divan et s’assit près du Manchot.

– À votre santé, fit le détective en soulevant son verre.

Lorsqu’elle eut déposé son verre dans le plateau après avoir avalé une gorgée, elle se détendit, croisa la jambe et le déshabillé s’entrouvrit, laissant voir une cuisse bien en chair.

– Alors, que désirez-vous savoir, monsieur Dumont ?

– Je crois qu’il est inutile de prendre des détours. Je vous demande d’être franche et mes questions seront directes. Je m’excuse à l’avance si vous les trouvez un peu brutales.

Elle s’alluma une cigarette, après en avoir offert une au Manchot qui refusa.

– J’adore les hommes qui vont directement au but.

– Vous étiez la maîtresse de Lorne Horner ?

– À quoi bon mentir, puisque vous le savez.
Oui, j'étais sa maîtresse.

– Depuis longtemps ?

– Six mois, sept peut-être.

– Vous l'aimiez ?

Elle hésita, lança une bouffée de fumée vers le plafond, secoua nerveusement sa cigarette dans le cendrier, puis répondit :

– Je ne le détestais pas.

– Il y a une énorme différence entre ne pas détester et aimer.

– Je sais. Disons que Lorne me choyait, il me donnait beaucoup de cadeaux, c'était un homme charmant et comme amant, meilleur que bien des hommes plus jeunes que j'ai connus. Voilà !

Le Manchot la regarda longuement avant de répliquer :

– Et je suis persuadé que lui devait tenir à vous car j'ai l'impression que vous avez tout pour être une maîtresse extraordinaire.

Elle baissa les yeux puis, comme une enfant

prise en faute :

– Est-ce un drame que d'aimer le sexe ? J'ai toujours eu besoin d'une présence masculine près de moi. J'aurais aimé que Lorne et moi vivions ensemble. Aussi, j'ai voulu qu'il divorce, mais il hésitait. Il m'aimait bien, mais de là à se séparer... alors, j'ai décidé de prendre les choses en main.

Le Manchot savait exactement ce qui s'était passé.

– Vous vous êtes arrangée pour que madame Horner apprenne la vérité, c'est bien ça ?

Son silence équivalait à un aveu.

– Vous lui avez envoyé une lettre anonyme ? demanda le détective.

Elle sursauta et, pour la première fois, elle éleva la voix :

– Je vous demande bien pardon ! Si vous êtes direct, je ne prends pas de détours non plus. Janet Horner est venue à la banque. Lorne était sorti et, ce jour-là, j'ai ajouté : « Il n'entrera qu'à la fin de l'après-midi, mais ne l'attendez pas car nous

allons manger ensemble, puis nous passerons une partie de la soirée chez moi. » Elle me regarda d'un air incrédule. « Mon mari n'a pas de réunion d'administration ce soir ? » Et je lui répondis, peut-être cyniquement : « Non, madame, les réunions de la direction n'ont lieu qu'une fois par mois, non pas une fois par semaine. Si jamais vous voulez le joindre, le soir de ces fameuses assemblées, vous n'avez qu'à téléphoner chez moi. » Et je voulus lui remettre le numéro mais elle refusa et sortit rapidement de la banque. Le détective ne put s'empêcher de remarquer :

– Je dois dire que vous avez agi d'une façon cavalière, pas très diplomatique.

– Peut-être pas pour elle mais pour moi, si. Le lendemain, j'ai bien vu que Lorne n'était pas comme d'habitude.

– Son épouse lui avait parlé ?

– Oui et comme elle savait tout, il a avoué. Il m'en voulait mais je lui ai fait comprendre que je voulais lui forcer la main, l'obliger à prendre une décision. Quand il est parti d'ici ce soir-là, j'étais persuadée que le divorce, ou du moins la

séparation, ne tarderait pas.

Le Manchot reprit son verre, en but une gorgée, puis :

– Tout ne s’est pas déroulé comme vous le prévoyiez ?

– Non. J’ai même revu Janet Horner. Elle est venue à la banque pour me dire qu’elle ne m’en voulait pas, que je devais continuer d’aimer son mari, qu’il avait probablement besoin d’une autre présence féminine. Elle a même ajouté : « Vous serez son passe-temps, sa seconde, mais moi, je demeurerai toujours son épouse. » Elle jouait à la sainte femme, à l’épousée trompée qui accepte tout pour ne pas perdre l’homme qu’elle aime. Je suis persuadée que Janet est une hypocrite. Si elle se foutait de la liaison de son mari, c’est qu’elle devait avoir un amant. D’ailleurs, je la comprendrais. Elle est beaucoup plus jeune que Lorne. Mais ce jour-là, j’étais tellement en colère que... enfin... si nous n’avions pas été en public, je lui aurais sauté à la figure.

– J’en conclus donc que vous la détestiez au point de vouloir vous venger d’elle, n’est-ce pas ?

- Que voulez-vous dire ?
- Vous saviez qu'elle possédait une voiture ?
- Oui, l'ancienne automobile de Lorne.
- La compromettre dans un vol de banque, c'est quelque chose de très grave, vous savez.

Brusquement, la jolie Hélène se leva. Elle était devenue très rouge, le sang lui montait à la tête. Elle cria :

– Quoi ? Vous pensez que c'est moi qui ai préparé ce coup ? Mais pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas une criminelle. Je vous croyais plus intelligent que ça, Robert Dumont.

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier. Le Manchot n'avait pas bougé. Il reprit calmement :

– Lorne Horner accepte de recevoir une somme d'un demi-million ; cet argent sera déposé dans les coffres de sa banque, mais cette même banque ne sera pas tenue responsable si jamais il y a un vol ou un incendie.

– Je ne savais pas ça.

– Lorne Horner a compris que c'était une

chance unique pour lui. Il a préparé son coup longtemps à l'avance.

– Non, non, c'est impossible.

– Laissez-moi continuer. Il communique avec des voleurs professionnels. Ils toucheront une bonne part. Le vol s'organise. Lorne, qui ne peut garder un secret, vous en parle et vous avez alors une idée géniale. Pourquoi les criminels ne se serviraient-ils pas de la voiture de Janet ? Elle serait compromise dans ce vol.

Hélène n'en pouvait plus.

– Taisez-vous ! Allez-vous-en, vous êtes fou ! Je suis innocente, je ne savais rien du vol, rien.

Et elle cria :

– Vous oubliez que Lorne a été assassiné ?

– Pas du tout. Le coup s'est déroulé tel que prévu. Les criminels enlèvent le gérant. On devait le remettre en liberté mais voilà, la somme est trop belle, pourquoi partager avec lui ? Pourquoi ne pas éliminer plutôt le seul témoin qui puisse les identifier ? Les criminels n'hésitent pas et abattent leur complice.

– Vous inventez tout ça. Vous m'accusez, vous n'avez aucune preuve !

– Si, nous en avons ; un passant a noté le numéro de la plaque, on a identifié rapidement la voiture. La police s'est immédiatement lancée sur la piste de Janet Horner.

– Lorne est plus intelligent que ça, vous ne le connaissiez pas. Même s'il avait décidé d'organiser ce vol, jamais il n'aurait voulu compromettre sa femme, jamais. Et même s'il avait demandé aux criminels de prendre la voiture, on aurait camouflé ou changé le numéro de la plaque. Bien des gens pouvaient identifier la voiture. C'est une rue à sens unique. Toute voiture passant sur la rue pouvait relever le numéro. Vous ne savez pas ce que vous dites. Allez-vous-en, je vous déteste, vous entendez ? Partez.

Mais le Manchot ne l'écoutait plus, il réfléchissait. Sans dire un mot, il sortit son calepin de sa poche, vérifia une chose qu'il avait écrite.

« Idiot que je suis, j'aurais dû y penser plus

tôt. Mais le petit indice, l'erreur commise par les criminels, elle est là. Un crime parfait n'existe pas. Nous n'avons rien vu, rien compris. »

– Qu'est-ce que vous marmottez ? demanda Hélène. Vous ne comprenez pas quand on vous dit de partir ?

Le détective se leva lentement. Il était très calme, il souriait.

– Si vous saviez quel service vous venez de me rendre, mademoiselle Hélène !

– Moi ?

– Parfaitement.

– Eh bien, moi, je pense le contraire, vous ne m'avez pas du tout rendu service. J'ai de nouveau la migraine. Vous accusez des innocents en tentant de leur faire avouer des crimes qu'ils n'ont pas commis. Vous n'avez pas perdu vos habitudes de policier.

– Vous êtes très belle quand vous êtes en colère !

– Et je peux également devenir dangereuse quand on refuse de m'obéir. Je vous ai dit de

partir.

Le Manchot avança sa main gauche, sa prothèse, et la saisit au poignet. Il appuya légèrement et Hélène fit une grimace.

– Vous me faites mal !

– Je croyais que vous ne détestiez pas les brutes.

Il l’attira contre lui et chercha à l’embrasser ; elle voulut le repousser mais le Manchot la tenait solidement.

– Laissez-moi, vous entendez, laissez-moi !

Dumont réussit à prendre les lèvres de la jeune fille. Mais elle tourna brusquement la tête. De sa main droite il la rattrapa par sa longue chevelure et lui ramena la tête en arrière. Cette fois, elle ne pouvait plus bouger. Et il l’embrassa. Hélène gardait ses lèvres serrées, refusant de répondre au baiser du Manchot. Mais il la sentit bientôt faiblir ; elle abandonnait la lutte, petit à petit. Sa bouche s’entrouvrit légèrement et, une seconde plus tard, les langues se touchaient, se caressaient. Hélène passa son bras autour du cou

du détective. Dumont glissa sa main droite sous le déshabillé et caressa le sein bien ferme de la fille. Elle gémit doucement, elle ne résistait plus.

– Vous voulez toujours que je parte ?

Pour toute réponse, elle l’embrassa de nouveau et, cette fois, elle détacha lentement son déshabillé puis elle frota sa jambe et sa cuisse contre celle du Manchot.

– Oh oui, oui, caressez-moi, oui, j’ai besoin d’être aimée.

Ils glissèrent sur le divan. Maintenant, le Manchot caressait ce corps adorable. Hélène s’offrait à lui, l’embrassait, mais soudain elle se redressa.

– Pas ici, murmura-t-elle, venez avec moi, nous serons beaucoup mieux dans ma chambre.

Le détective la suivit. Hélène était à peine entrée qu’elle laissait tomber son déshabillé ; puis elle fit glisser les épaulettes de sa combinaison ; elle s’offrait, nue, dans toute sa splendeur et, en s’embrassant, le couple tomba sur le lit !

VII

Les amants de Janet

L'infirmière de service s'éloigna et entra dans une chambre. Candy, vêtue d'un uniforme ouvrit la porte de l'escalier et se dirigea rapidement vers la chambre de Janet Horner.

Un policier était assis à la porte. Il semblait s'ennuyer terriblement.

– Bonsoir, fit Candy. Vous passez la nuit ici ?

– Oui.

– Moi aussi, auprès de madame Horner, on m'a engagée pour la nuit.

Et, avant d'entrer dans la chambre, elle ajouta avec un sourire :

– Quand elle dormira, vous pourrez entrer, nous causerons à voix basse, le temps passera plus vite... et puis, j'adore les hommes en

uniforme.

Le policier n'en croyait pas ses oreilles. Et puis cette fille était sûrement l'infirmière la mieux tournée qu'il ait vue. « Et dire que je croyais passer une nuit ennuyante. »

Candy était persuadée qu'on ne la dérangerait pas, du moins pour un bon moment. Les infirmières avaient terminé leur tournée, les malades étaient prêts pour la nuit, elles n'avaient qu'à répondre aux appels.

Une toute petite lumière brillait dans la chambre. Janet Horner semblait dormir.

Comme l'avait fait Robert Dumont un peu plus tôt, Candy approcha la chaise de la tête du lit, s'assit, puis passa sa main sur le front de la malade. Janet Horner bougea, tourna légèrement la tête et ses yeux s'ouvrirent.

– Comment vous sentez-vous, madame Horner ?

– Ça va mieux. Que désirez-vous ?

– Je vais passer la nuit près de vous. Si vous avez besoin de quelque chose, vous n'aurez pas à

sonner. Je travaille également pour Robert Dumont, le détective privé.

– Ah !

– Je l’ai rencontré il y a une couple d’heures et nous avons longuement parlé. La police ne vous a pas ennuyée ?

– Non, pas du tout. On a voulu m’interroger mais mon médecin leur a dit d’attendre à demain.

– Ils ne vous fichent pas la paix, à moins que vous ne nous aidiez à élucider ce mystère.

– Mais que voulez-vous que je fasse ? Je ne sais rien, moi.

– Votre mari vous trompait, vous le saviez, vous l’avez dit à monsieur Dumont. Mais vous ne lui avez pas avoué que vous aviez des amants !

Janet sursauta :

– C’est faux.

– Allons, soyez calme, madame Horner. Nous en savons plus long que vous ne pensez. Les voisins remarquent toujours les allées et venues. Vous receviez des visiteurs durant les heures de

travail de votre mari.

Janet porta les mains à sa figure.

– Pourquoi ne pas tout me dire ? Qui est l’homme qui avait remplacé votre mari ?

Elle regarda Candy puis, tout à coup, elle demanda :

– Vous êtes mariée ?

– Non.

– Si vous l’étiez, si vous appreniez un jour que votre mari a une maîtresse, qu’il vous trompe, que feriez-vous ?

Candy répliqua aussitôt :

– Comme je me connais, je serais capable de le tuer.

– Moi, je ne suis pas violente, mademoiselle.

– En tout cas, continua Candy. je me vengerais, de la même façon. Oui, c’est ce que je ferais, je le tromperais.

Janet Horner murmura :

– C’est ce que j’ai voulu faire.

– Pourquoi dites-vous voulu ?

– J’ai agi comme une folle, murmura la malade. J’ai séduit un jeune employé de la banque que mon mari avait envoyé à la maison pour prendre certains documents. Mais je me sentais odieuse, de m’offrir de cette façon. Je ne pouvais pas aimer un tout jeune homme. Alors, ce fut un autre... puis un troisième... mais toujours sans aucune satisfaction. Lorne devait s’en rendre compte, mais il ne disait rien, rien...

Candy demanda alors :

– Qui était cet amant, plus âgé, qui vous rendait visite assez régulièrement ?

Elle regarda Candy, sembla réfléchir, puis soudain elle éclata de rire.

– Oh non, c’est incroyable ! Ce sont les voisins, ces langues de vipère, qui ont cru que... mais cet homme âgé, c’est papa !

– Quoi ?

– Mon père, vous entendez ? Il venait régulièrement à la maison. Papa, c’est un ami pour moi. Je lui ai tout raconté, tout, et il me

désapprouvait bien sûr. Pour lui, il n'y avait qu'une solution, c'était de me séparer de Lorne. Mais je ne voulais pas le laisser à une autre.

Candy n'en croyait pas ses oreilles. Elle aussi avait cru qu'il s'agissait d'un vieil homme riche qui se payait les faveurs d'une femme jeune.

– Vos autres amants ?

– Mais je n'ai jamais eu un amant régulier, jamais. C'était par vengeance, tout simplement. Aucun ne m'a plu. Peut-être que ce Belge...

La jolie blonde sursauta :

– Un Belge, dites-vous ?

– Oui, un client de mon mari que j'ai croisé à la banque. C'est Lorne lui-même qui me l'a présenté. Il s'appelait Marcel... Marcel Lemercier.

– Vous voulez dire que le président de la compagnie Loumers était votre amant ?

– Je n'avais pas ma voiture. Il m'a ramenée chez moi, je l'ai invité à entrer. Contrairement aux autres, lui s'est montré très entreprenant. Il m'a embrassée et je ne lui ai pas résisté. C'est le

seul avec lequel j'ai fait l'amour et avec qui j'ai ressenti un peu de plaisir... mais je ne l'ai vu que trois fois. Je croyais que Lorne allait apprendre la vérité. Cette fois, il ne m'aurait jamais pardonné d'être devenue la maîtresse d'un de ses gros clients, son meilleur je crois.

Candy aurait aimé se lever, téléphoner au Manchot, lui apprendre cette nouvelle.

Pour elle, le mystère était résolu. Lemercier avait lui-même préparé ce fameux coup de la banque. Et pour éloigner les soupçons, il avait demandé aux criminels de se servir de la voiture de madame Horner.

« Il faut que ce soit ça. Les policiers croiraient immédiatement que le gérant avait préparé le coup. Il fallait diriger les soupçons de ce côté et, surtout, empêcher Lorne Horner de parler. Aussi les criminels l'avaient-ils abattu. Enfin, pour mieux jouer à l'innocent, Lemercier s'empresse de retenir les services du Manchot. Cette fois, personne ne pourrait le soupçonner. Lui et ses complices se partageraient l'argent de tous les petits actionnaires. »

Candy demanda :

– Monsieur Lemercier connaissait votre voiture ?

– Oui, je la lui ai montrée la première fois qu’il est venu à la maison. Vous ne croyez pas que c’est lui qui...

– Tout est possible.

Soudain, Candy demanda :

– Vous devez posséder l’adresse de votre amant ?

– Oh non, je ne suis jamais allé chez lui. J’ai son numéro de téléphone, c’est tout.

– Vous pouvez me le donner ?

Elle demanda à Candy de prendre son sac dans la garde-robe et de le lui rapporter. Elle en sortit un petit calepin.

– Le voici.

Elle donna le numéro à Candy.

– Vous ne pouvez savoir comme votre témoignage éclaire bien la situation. Je vais vous laisser, maintenant.

– Mais, je croyais que vous deviez passer la nuit ?

– Ce n'est plus nécessaire. Dormez en paix, madame Horner ; si tout va bien, d'ici demain il est possible que tous ces criminels soient sous les verrous. Un policier est à la porte de votre chambre. Ne recevez personne, surtout pas Lemercier. Il ne vous a pas téléphoné ?

– Personne ne m'a appelée. D'ailleurs, j'ai presque toujours dormi, depuis ce matin. On ne devait pas transmettre les appels.

Candy la remercia encore une fois et sortit de la chambre. Le policier se leva aussitôt.

– Vous ne partez pas, j'espère ?

– Mais non, voyons : au contraire, je vais prévenir l'infirmière en chef que vous resterez à l'intérieur de la chambre et demander qu'on ne nous dérange sous aucun prétexte. Notre malade dort. On lui a donné une bonne dose de somnifère.

Candy se pencha et appuya sa main sur celle du jeune policier.

– Rien ne pourra la troubler.

Et elle s'éloigna lentement en direction du poste. Le jeune policier sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front.

« Quand je conterai aux gars la nuit que j'ai passée ici, aucun d'eux ne voudra me croire. Pas farouche du tout, cette jolie infirmière, et quel corps ! »

Il se laissa tomber sur sa chaise et se mit à rêver aux heures délicieuses qu'il s'apprêtait à vivre, croyait-il.

Pendant ce temps, Candy avait réussi à gagner l'escalier de service sans attirer l'attention. À un étage inférieur, elle se glissa dans la salle de toilette des dames. Elle sortit un sac d'une poubelle. Ce sac contenait sa robe et son imperméable. En entrant à l'hôpital, elle s'était changée dans cette salle de toilette et avait caché le sac dans la poubelle, assurée que personne ne viendrait les vider avant le lendemain matin. Elle avait vu juste.

Lorsqu'elle sortit de la salle réservée aux

dames, elle ne portait plus l'uniforme. Elle descendit dans le hall d'entrée. Il y avait là de nombreuses cabines téléphoniques mises à la disposition des visiteurs et des malades.

Elle composa immédiatement le numéro que Janet Horner lui avait donné.

Le téléphone sonna à trois reprises, puis on décrocha :

– Allô ?

– Monsieur Marcel Lemercier ?

– C'est moi, qu'est-ce que vous désirez ?

– Mon nom est Candine Varin, je travaille pour le bureau de Robert Dumont. Il faudrait que je vous voie, le plus tôt possible.

– Pourquoi ?

– Il y a du nouveau. Je ne peux rien vous dire au téléphone. Si vous voulez bien me donner votre adresse.

– Vous pouvez venir immédiatement ?

– Oui.

D'ailleurs, la demeure de Lemercier était à dix

minutes de voiture à peine de l'hôpital.

– Je serai chez vous dans une quinzaine de minutes.

Candy raccrocha. Elle se rendit ensuite à sa voiture. De là elle tenta de communiquer avec le Manchot mais il n'était ni dans sa voiture, ni chez lui.

« J'aurais dû m'y attendre. »

Elle aurait pourtant aimé que quelqu'un l'accompagne. Lemercier était peut-être l'organisateur, la tête dirigeante de ce hold-up, un véritable massacre.

« Il faudra que je sois extrêmement prudente. Lemercier n'hésitera pas à me descendre à la moindre erreur de ma part. »

Candy vérifia dans son sac à main : son revolver était bien là. Elle arriva bientôt dans le quartier où habitait le Belge.

Elle tenta une dernière fois de communiquer avec le Manchot, mais elle n'eut pas plus de chance.

« Pendant que moi je vais courir tous les

risques, monsieur se prélassa dans les bras d'une belle fille. »

Elle ne croyait pas dire si vrai. Mais elle ignorait que le Manchot avait maintenant découvert un point faible dans la cuirasse des criminels, un détail qui le conduirait directement à l'arrestation de toute la bande.

Candy monta l'escalier extérieur. Lemerancier habitait le second étage d'un duplex.

Elle sonna à la porte, attendit quelques minutes et sonna de nouveau.

« Pourtant, il doit être là, il m'a dit qu'il me recevrait. »

Une troisième fois, elle appuya sur la sonnette mais sans plus de succès. Avant de s'éloigner, elle tourna la poignée et la porte s'ouvrit. Elle n'était pas fermée à clef.

Candy passa sa tête dans l'encadrement. Il y avait de la lumière dans la maison.

– Monsieur Lemerancier, appela-t-elle.

Mais encore une fois, aucune réponse. Candy avança, sans faire de bruit. Elle aperçut devant

elle une table, un vaisselier ; cette pièce était sûrement la salle à manger. De la lumière venait également d'une pièce située à droite de la porte d'entrée.

C'était le salon. Inquiète, Candy plongeait la main dans son sac, sortit son revolver et fit un pas en avant. Elle jeta un coup d'œil dans le salon et faillit pousser un cri.

Le tapis beige pâle était tout maculé de sang. Un homme était étendu sur le dos et Candy eut de la difficulté à le reconnaître. On lui avait tiré deux balles, l'une dans la gorge et la seconde à la tempe gauche, mettant ainsi fin à ses jours.

Marcel Lemercier, le président de la compagnie Loumers, l'homme que Candy soupçonnait d'avoir machiné l'audacieux hold-up, avait été assassiné.

« Il faut absolument que je prévienne Robert. »

Mais ses jambes semblaient avoir été frappées de paralysie. Elle était incapable de bouger. Et à cet instant précis, elle entendit un bruit derrière

elle. Elle voulut se retourner mais n'en eut pas le temps.

Une voix sèche résonna :

– Laissez tomber votre revolver immédiatement, mademoiselle. Vous ne tuerez personne d'autre.

VIII

Michel reçoit une mission

– Allons, les mains en l’air, obéissez.

Candy laissa tomber son revolver et elle leva les mains. Elle venait de comprendre que celui qui était derrière elle était un policier.

– Si nous étions arrivés deux minutes plus tard, elle aurait eu le temps de fuir.

Enfin, Candy put se retourner.

– Vous vous trompez, dit-elle aux deux agents en uniforme. Je ne suis pas une criminelle.

Elle voulut plonger sa main dans son sac pour en retirer sa carte d’identité.

– Ne bougez pas, ordonna un des jeunes policiers. Ramasse le revolver, Daniel, sers-toi de ton crayon et mets-le dans ton mouchoir, faut pas effacer les empreintes.

Candy cria :

– Puisque je vous dis que je suis innocente. Mon nom est Candy Varin, je suis l’assistante du Manchot.

Le policier qui se prénomrait Daniel avait ramassé le revolver avec précaution.

– Hé, Bob, on n’a pas tiré avec cette arme.

– Je vous le disais, fit Candy.

Le policier Bob lui arracha son sac, le fouilla rapidement. Non, elle n’avait pas d’autre revolver.

– Sortez mon porte-monnaie, vous verrez ma carte d’identité.

Pendant que Bob s’exécutait, Candy continuait :

– Monsieur Lemercier m’avait donné rendez-vous. J’arrive, je sonne, personne ne répond. La porte est entrouverte, j’entre et j’aperçois le cadavre. C’est tout, vous êtes arrivés quelques secondes plus tard.

Bob murmura :

– Candy Varin, c’est bien elle. Vous pouvez baisser les mains.

L’autre policier, Daniel, expliqua :

– Le locataire du dessous nous a téléphoné en disant avoir entendu deux coups de feu. On nous transmet l’appel, nous arrivons et nous vous trouvons sur les lieux, revolver au poing. Mettez-vous à notre place.

– Je vous comprends. Ne restez pas plantés là comme des idiots. Allez transmettre les directives, qu’on prévienne l’escouade des homicides. Moi, je vais jeter un coup d’œil dans la cuisine.

Candy ramassa son revolver et les deux policiers ne protestèrent pas. L’un des deux hommes descendit rapidement à sa voiture.

L’assistante du Manchot cria à Daniel :

– J’avais rendez-vous avec Lemercier, mais j’ignore si c’est lui. On lui a presque arraché la figure. Voyez s’il a des papiers.

Elle ouvrit la porte arrière sans bruit. Un escalier permettait de descendre dans la cour.

Candy savait fort bien que si elle attendait l'arrivée des policiers de l'escouade des homicides, l'inspecteur Bernier ne lui laisserait aucune chance de s'expliquer. C'est avec plaisir qu'il l'obligerait à passer la nuit au poste.

Elle descendit lentement l'escalier, refermant la porte derrière elle. Une fois dans la cour, elle fit le tour de la maison. Le policier Bob, dans sa voiture, transmettait les ordres.

En longeant les maisons, Candy se dirigea vers le coin de la rue, là où était stationnée son automobile. Elle craignait, à tout instant, que Bob l'aperçoive.

Elle poussa un soupir de soulagement quand elle fut installée au volant. Elle mit immédiatement sa voiture en marche et s'éloigna en vitesse.

« Maintenant, qu'est-ce que je fais ? Où vais-je aller ? »

Elle tenta, vainement, de téléphoner au Manchot. Elle appela également à l'appartement de Michel, mais il n'était pas là.

« J'ai l'adresse de la secrétaire de Horner, mais si je me rends chez elle, je peux commettre une gaffe. Si Robert est là, il m'en voudra de le déranger et s'il n'y est pas, qu'est-ce que je dirai à cette fille ? »

Candy savait fort bien que les policiers avaient dû donner son signalement déjà.

Elle entendait déjà l'inspecteur Bernier hurler ses ordres pour la capturer, vivante ou morte. Mais ce n'était pas la première fois que Candy était recherchée par la police. Chaque fois, elle avait suivi les directives du Manchot.

« Il ne faut jamais, dans un tel cas, communiquer avec le bureau ou avec un des employés. Vous ne devez pas retourner à votre appartement ni chez un collaborateur. Vous louez une chambre, dans un motel, sous un faux nom et en évitant de vous faire remarquer. Ensuite, vous tentez de joindre un des employés, mais seulement en téléphonant dans les voitures, jamais aux appartements. »

Aussi, quelques minutes plus tard, elle s'arrêtait dans un motel dans l'est de la

métropole. Candy ouvrit le coffre à gants de la voiture, sortit une paire de lunettes à verres fumés et un foulard. Elle réussit à cacher une bonne partie de ses cheveux.

Elle entra au bureau de location des chambres de motel.

– Une chambre pour la nuit, fit-elle, sans regarder le commis. Je dois partir tôt demain matin. Je vais payer tout de suite.

– Remplissez cette fiche. Mettez le numéro d'immatriculation de votre voiture. C'est trente-cinq dollars.

Et l'employé ne posa aucune question. Après que Candy eut payé, il lui remit la clef. Avant de se rendre à sa chambre, elle alla stationner sa voiture tout à l'arrière de la bâtisse, sachant bien que les policiers en possédaient une description détaillée.

Une fois installée, elle composa aussitôt les numéros des voitures du Manchot, puis celui de Michel, mais inutilement.

« Tant pis si je le dérange, j'appelle chez cette

demoiselle Sirois. La police ne pourra certainement pas retracer mon appel. »

*

Le Manchot sortit de la salle de bain, remit sa prothèse et enfila rapidement ses vêtements.

– Mais qu’est-ce que tu fais, chéri ? Tu pars ? demanda la belle Hélène.

– Il le faut. J’ai encore beaucoup de travail concernant cette enquête.

Elle se leva. Elle était très belle, nue, les cheveux défaits, les yeux pétillants. Elle mit son déshabillé transparent, sans prendre le temps de se vêtir davantage. Le détective la trouva encore plus désirable.

– Ça ne peut pas attendre à demain ? J’aurais aimé te garder toute la nuit.

Le Manchot éclata de rire :

– Même si je restais plus longtemps, je suis complètement à plat. Je ne suis pas un surhomme.

– Tu dis ça !

Elle se glissa dans ses bras, chercha à l’embrasser tout en le caressant.

– Hélène, je vous en prie.

Le détective la repoussa. Il finit de s’habiller.

– Maintenant, tu crois en mon innocence ? demanda-t-elle.

– Je ne crois rien, je ne tire jamais mes conclusions avant la toute fin d’une enquête.

Mais la jeune secrétaire, sûre d’elle-même, murmura :

– Tu n’aurais jamais pu faire l’amour avec tant de passion si tu avais cru être dans les bras d’une criminelle. J’aurais pu te tuer dix fois, si je l’avais voulu, j’aurais pu avoir un couteau caché sous mon oreiller.

Et elle riait, heureuse, comblée. Lorsque le Manchot voulut partir, elle l’embrassa encore à plusieurs reprises.

– Je sais que tu reviendras, une fois l’affaire terminée. Mes amants m’ont toujours dit qu’ils ne

m'oubliaient jamais.

Une fois dans sa voiture, le détective décida de se rendre immédiatement chez Michel Beaulac. Il avait une mission très spéciale à lui confier, quelqu'un à faire surveiller, une personne qui le conduirait directement aux criminels.

Hélène venait à peine de sortir de la douche lorsque le téléphone sonna.

« Qui ça peut-il être, à cette heure-ci ? »

Elle décrocha le récepteur.

– Mademoiselle Hélène Sirois, s'il vous plaît.

– C'est moi.

– Monsieur Robert Dumont devait se rendre chez vous, ce soir ; je suis une de ses assistantes. Serait-il encore à votre appartement ?

Hélène prit un ton offusqué :

– Mademoiselle, vous savez l'heure qu'il est ? Pour qui me prenez-vous ? Qu'est-ce que votre patron aurait pu faire chez moi à cette heure-ci ? Je vois que vous me connaissez fort mal.

– Peut-être, mais je connais bien mon patron.

– Eh bien, il est parti et ça fait déjà un bon moment. Il doit être de retour chez lui.

– Je vous remercie, excusez-moi de vous avoir dérangée.

Hélène raccrocha. Elle enrageait.

« C'est du joli ! Il vient ici, joue à l'amoureux, mais tous ses employés savent ce qui se passera. Imbécile ! Et moi, j'ai cru qu'il était sincère. »

Pendant ce temps, le Manchot était arrivé à l'appartement de Beaulac. Il sonna à la porte. Personne ne répondit. Le Manchot n'était guère surpris. Il avait demandé à son collaborateur d'aller voir les gens du milieu, de chercher à obtenir des renseignements, et c'est dans les boîtes de nuit que se tenaient les membres de la pègre.

« Mais ces boîtes vont fermer sous peu. Michel ne devrait pas tarder. »

Le détective s'endormait. Il aurait pu entrer immédiatement chez lui mais il décida de rester dans sa voiture, du moins pour un moment, espérant le retour de Michel.

Le Manchot s'était installé confortablement sur la banquette avant et il était à demi endormi lorsqu'il sursauta. Une lumière qui lançait des éclairs l'avait tiré de sa somnolence.

« Une voiture de la police. »

Deux hommes en uniforme sortirent rapidement de l'automobile et entrèrent dans la maison à appartements de Michel. Le Manchot n'hésita pas. Il ouvrit la portière, descendit de voiture et se dirigea vers la maison. Il attendit que les deux policiers se soient engouffrés dans l'ascenseur pour pénétrer dans la bâtisse. L'ascenseur s'arrêta au quatrième ; or, Beaulac logeait à cet étage.

« Je ne crois pas au hasard, pensa le détective. Ils sont venus pour voir Michel. Qu'est-ce qu'il a encore fait pour que la police le recherche ? »

Le Manchot retourna rapidement à son automobile et décida d'aller se stationner plus loin, pour ne pas attirer l'attention. Il ouvrit immédiatement sa radio. Le Manchot possédait dans sa voiture ce qu'il y avait de plus moderne et il pouvait capter les ondes émises par la radio

de la police.

Il entendit la voix monotone du policier qui donnait des ordres à différentes voitures. Une querelle dans un appartement, des rôdeurs aperçus dans une ruelle, une sonnerie d'alarme qui avait retenti dans un magasin de l'ouest de la ville.

– Attention à toutes les voitures, nous retransmettons le message que nous avons donné plus tôt. Nous recherchons mademoiselle Candine « Candy » Varin, au sujet du meurtre de monsieur Marcel Lemercier.

Le Manchot sursauta :

– Quoi ? Lemercier...

L'annonceur continuait de transmettre son message.

– Mademoiselle Varin a été surprise sur les lieux du crime et elle a pu échapper aux policiers qui lui avaient fait confiance. Voici la description de la voiture de mademoiselle Varin.

On donna la couleur, la marque de la voiture et son numéro d'immatriculation.

– Mademoiselle Varin est armée. Si vous apercevez la voiture, communiquez avec nous avant de prendre toute décision.

Puis il continua de transmettre d'autres messages.

« Je comprends, maintenant, pour quelles raisons les policiers se sont rendus chez Michel. Ils ont dû également visiter mon appartement. Si Candy a bien suivi les directives, elle doit être quelque part dans un motel. Mais pourquoi, diable, ne communique-t-elle pas avec moi ? Elle sait que nos voitures sont les seuls endroits sûrs où elle puisse nous joindre. »

Le Manchot ignorait que Candy avait téléphoné à l'appartement d'Hélène Sirois puis, persuadée que le Manchot était retourné chez lui et qu'il devait dormir, qu'elle n'avait plus rappelé dans sa voiture et avait décidé tout simplement de se reposer. Et malgré la nervosité qui l'envahissait petit à petit, elle avait réussi à s'endormir.

« Lemer cier assassiné, incroyable ! Mais pourquoi ? »

Maintenant, il lui serait beaucoup plus difficile de continuer son enquête. La police le surveillerait et guetterait même tous les employés de son agence.

« Je connais Bernier, il ne laissera pas passer cette chance de nous causer des ennuis. »

Si le détective voulait mener son enquête à bien, il lui fallait retrouver Michel et le lancer sur la piste des criminels.

« Pour ça, il faut que je l'intercepte avant qu'il n'arrive chez lui. »

Le Manchot décrocha le récepteur de son téléphone et composa le numéro d'appel de la voiture de Michel. Pas de réponse. Toutes les cinq minutes environ, il répéta son appel. Le jour commençait à poindre à l'horizon. Le Manchot faisait des efforts inouïs pour ne pas s'endormir. Il commençait à désespérer. Michel avait pu aussi bien rencontrer une prostituée ou une vieille amie qui en savait long sur le vol et décider de passer la nuit avec elle avant de lui arracher ses secrets.

Il recomposa d'un geste machinal et il eut la

surprise d'entendre la voix de son collaborateur.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Enfin, Michel, c'est toi.

– Qu'est-ce qui se passe, boss ?

– Où te trouves-tu présentement ?

– Au centre de la ville. Je rentre à la maison.

– Non, il n'en est pas question.

– Mais pourquoi ?

– Je ne peux te donner de détails. Je suis près de chez toi. Je me rends au motel le plus près.

Il donna le nom de la rue.

– Je vais louer sous le nom de Spalding. On se retrouve là, le plus tôt possible. Oh, attention Michel, ne commets aucune imprudence, ne risque pas de te faire arrêter par les policiers, ne brûle pas de feu rouge. Tu aurais des ennuis incroyables.

– Mais pourquoi ?

– Tu le sauras bientôt.

Le Manchot raccrocha en poussant un soupir

de soulagement. Cinq minutes plus tard, il arrivait à un motel situé dans le même quartier que l'appartement de Michel. L'employé de nuit était tout endormi et le Manchot remplit rapidement la fiche au nom de Spalding, paya à l'avance et lorsque l'homme lui remit la clef, le détective ajouta :

– J'attends un client qui doit venir me rejoindre.

– À cette heure-là ? fit l'employé surpris.

– Oui, monsieur. Quand on traite d'affaires importantes, on se donne souvent des rendez-vous en pleine nuit. Rappelez-vous, Spalding, chambre numéro 7.

– Ne vous inquiétez pas, tout est inscrit sur le registre.

Michel ne tarda pas. En entrant, il demanda au Manchot :

– Torrieu, allez-vous me dire ce qui se passe ?

– Des tas de choses. Michel Lemercier a été assassiné. Ne m'en demande pas plus. J'ai appris la nouvelle en écoutant la radio.

Le Manchot lui relata comment il avait surpris, tout à fait par hasard, les policiers qui se rendaient à son appartement.

– Au mien, mais pourquoi ?

– C’est ce que j’ai voulu savoir, alors j’ai intercepté les ondes de la police. C’est alors que j’ai appris que Candy était recherchée au sujet du meurtre de Lemercier.

– Sacrament ! murmura le grand Beaulac.

– Si les policiers se sont rendus chez toi, c’est sûrement parce que Candy est cachée quelque part dans un hôtel ou un motel et elle n’en sortira que lorsqu’elle sera certaine de ne pas être inquiétée.

– Mais elle a dû tenter de nous joindre.

– Sûrement, mais tu connais les directives, le seul endroit où elle peut appeler dans un cas comme celui-là, c’est dans nos voitures. Elle a dû le faire, mais je n’ai pas toujours été dans mon auto.

– Moi non plus, j’ai passé la nuit dans les clubs.

– Tu as appris quelque chose ?

– Absolument rien. Oh, on a bien parlé de ce fameux vol, j’ai tenté de tirer les vers du nez à certains de mes anciens amis, mais je n’ai rien su. Soit qu’on se méfie de moi, ce qui serait tout à fait normal, soit que mes amis ne savent rien. Je ne suis donc pas plus avancé qu’avant. Et vous ?

– Moi si, et quand je vais te raconter la piste que j’ai découverte, tu pourras me traiter d’imbécile.

– Comment ça ?

– Ça me crevait les yeux depuis le tout début. Je n’ai rien vu et les policiers non plus. On n’attache pas suffisamment d’importance aux détails.

– Vous savez qui a préparé ce fameux coup, qui est responsable de tous ces crimes ?

– Non, je n’en suis pas là, mais je connais maintenant un complice qui nous mènera aux véritables coupables. Je veux que tu t’en occupes. Cette personne me connaît et, si je la suis, je vais éveiller immédiatement son attention. De plus,

avec les événements qui se précipitent, je n'aurai pas les coudées franches. Alors demain matin, je ferai savoir aux policiers enquêteurs que tu es présentement hors de la ville et ils te fichent la paix.

Le grand Beaulac était suspendu aux lèvres de son patron.

– Le tout a commencé ce matin, je me suis rendu à la banque et...

Le détective lui fit le récit complet de tout ce qui s'était passé. Lorsque le Manchot attira l'attention de son collaborateur sur un certain point, ce dernier bondit :

– Mais vous avez raison, boss, ça n'a aucun sens.

– Tu l'as dit et moi, j'ai gobé ça comme si c'était du bonbon.

Le détective sortit son calepin de sa poche.

– Note le nom, l'adresse, et mets-toi tout de suite au travail.

– Cette nuit ?

- De toute façon la nuit est presque terminée.
- Mais carabine ! J’ai pas dormi une seconde, moi.
- Ne me dis pas qu’à ton âge, tu es incapable de passer une nuit sans dormir. Tu pourras te reposer une fois l’affaire terminée.
- Et vous, vous allez rester dans ce motel ?
- Jusqu’au matin, oui. J’ai besoin de récupérer et ne me demande pas pourquoi, tu ne le sauras pas.

Michel esquissa un sourire mais n’insista pas. Il avait deviné.

- Je me sauve ! Et si je découvre une piste, je vous téléphone ici au motel, ou encore, j’appelle à l’agence demain matin.
- Attends Michel. Ne prends pas ta voiture.
- Pourquoi ?
- Tu connais Bernier, il va sûrement faire rechercher tout le personnel du bureau. Va la garer dans un parc de stationnement où elle n’attirera pas l’attention et voyage en taxi.

– D'accord boss. Et merci de me faire confiance ; une mission comme ça, ça prouve que vous avez de la considération pour moi.

Le grand Beaulac semblait complètement ravigoté. Il sortit du motel et le Manchot le vit s'éloigner au volant de sa voiture. Michel connaissait bien le quartier et il ne tarderait pas à trouver un endroit sûr où il pourrait laisser son automobile.

« Espérons, maintenant, que ce témoin ne tardera pas trop à nous mener au grand patron, aux véritables criminels », songea le Manchot en se laissant tomber sur le lit.

Et il ne tarda pas à s'endormir. Il savait que le mystère entourant tous ces crimes odieux serait résolu en peu de temps.

IX

Derrière les barreaux

Lorsque Candy Varin s'éveilla, le jour était levé. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Il était sept heures du matin.

Elle se leva, se rendit à la salle de bain et se passa une serviette d'eau glacée sur la figure puis elle tourna le bouton de la radio. Elle allait sûrement entendre parler de la mort de Lemercier.

Elle ne se trompait pas. Il y eut bientôt un bulletin de nouvelles. On mentionna simplement qu'un homme d'affaires belge, Marcel Lemercier, avait été trouvé mort, à son domicile. Il avait reçu deux balles. Les policiers étaient, disait-on, sur une bonne piste. Une jeune femme, dont on ne divulguait pas le nom, était recherchée activement par les enquêteurs.

« C'est sûrement de moi que l'on parle. »

Une nouvelle fois, elle composa les numéros des voitures du Manchot et de Beaulac, mais inutilement.

Elle n'en pouvait plus. Elle aurait voulu sortir, enquêter sur la mort de Lemercier, mais elle savait fort bien qu'elle devait rester enfermée dans ce motel, sinon elle risquait de tomber entre les griffes des policiers.

*

L'inspecteur Jules Bernier n'avait pas dormi de la nuit et il était d'humeur massacrate. Ça ne le changeait guère, mais ce matin-là, c'était encore pire qu'à l'ordinaire.

« Je connais leur façon d'agir. Quand ils sont recherchés par les policiers, ils ne communiquent plus entre eux, ils se réfugient dans des motels et allez donc les trouver là ! Cette Candy peut se trouver à des dizaines d'endroits. Je ne peux quand même pas passer au peigne fin toutes les

maisons de chambres, tous les hôtels et tous les motels. Dumont devra parler. Il doit savoir où elle se cache. »

L'inspecteur repassa pour la centième fois les événements qui s'étaient déroulés au cours de la nuit.

« La Varin n'a pas tué, les policiers sont catégoriques. Mais elle leur a faussé compagnie. Elle est un témoin important et j'ai le droit de la faire arrêter. »

L'alerte avait été donnée une ou deux minutes seulement après qu'on eut constaté la fuite de Candy.

« Que je suis bête, j'aurais dû y penser plus tôt. En cinq minutes, une voiture peut franchir quatre ou cinq milles, pas plus. »

Il se leva, sortit de son bureau et entra bientôt dans une grande salle où l'on pouvait voir d'immenses cartes de tous les quartiers de la ville.

Il ordonna d'une voix sans réplique :

– Encerchez ce quartier, un rayon de quatre ou

cinq milles, pas plus. Ensuite, je veux le nom de tous les établissements où on loue des chambres, les hôtels, les motels, les maisons privées. Et que ça bouge, je veux ça d'ici cinq minutes.

Lorsqu'il fut sorti du bureau, les policiers murmurèrent ;

– Cinq minutes, il est malade. On peut pas faire ça en moins de quinze minutes et encore...

Ils se mirent immédiatement au travail. Dès qu'ils purent dresser une première liste, ils allèrent la porter à Bernier. Ce dernier communiqua avec celui qui transmettait les messages aux voitures.

– Je veux qu'on aille dans tous les hôtels, tous les motels. Qu'on ne recherche pas la Candy. C'est sa voiture qu'il faut trouver. Elle doit être dans une petite rue ou encore dans le garage d'un des hôtels du quartier.

L'inspecteur n'espérait qu'une chose. Que Candy n'ait pas abandonné sa voiture quelque part et pris un taxi pour se rendre à l'autre bout de la métropole.

« Mais ça ne doit pas, elle a dû vouloir se mettre en sécurité au plus tôt. »

Quelques minutes plus tard, une autre liste parvenait au bureau de l'inspecteur. On avait complété le rayon de quatre milles. Il n'y avait qu'un hôtel et six motels mais une douzaine de maisons de chambres.

« Si j'avais fait dresser cette liste plus tôt, Candy Varin serait déjà dans une cellule. »

Une dizaine de minutes plus tard, une voiture s'arrêtait au motel où logeait la jolie Candy. Les policiers firent rapidement le tour du parc de stationnement, jetant un coup d'œil sur chacune des voitures.

– Elle n'est pas là.

– Allons voir à l'arrière, il y a peut-être de la place pour stationner une voiture ou deux.

Le policier ne se trompait pas. Derrière la bâtisse, ils aperçurent un camion et une automobile répondant en tous points à la description de la voiture de Candy.

– C'est sa voiture. Vérifie le numéro

d'immatriculation. Aucune erreur possible.

– La fille est sûrement dans une des chambres du motel. On fouille toutes les chambres ?

– Non. Tu connais les ordres ? Faut communiquer avec l'escouade des homicides. Oh, si ces ordres venaient de quelqu'un d'autre que l'inspecteur Bernier, on ferait comme tu dis et on recevrait des félicitations pour notre travail. Mais même si nous arrêtons la suspecte, Bernier nous engueulera comme du poisson pourri pour ne pas avoir suivi les directives.

Aussi, les deux hommes retournèrent à leur voiture et ils eurent bientôt l'inspecteur Bernier au bout du fil.

Ce dernier était fou de joie.

– Enfin, nous la tenons ! C'est le Manchot qui va en baver un coup.

– On arrête la fille ?

– Non, hurla l'inspecteur. Vous restez en faction près du motel. Vous surveillez la voiture et tous les taxis qui pourront s'y rendre. Je serai là dans quinze minutes.

– Bien, inspecteur.

Lorsque Bernier et une équipe de six détectives arrivèrent sur les lieux, l'inspecteur se dirigea immédiatement vers le bureau de location.

Si on avait voulu capturer un tueur dangereux, un maniaque, un professionnel, on n'aurait pas déployé autant d'effectifs.

– C'est vous qui étiez de service cette nuit ? demanda Bernier en entrant dans le bureau de location.

– Non, je viens tout juste d'arriver.

Bernier s'identifia.

– Laissez-moi voir le registre.

L'inspecteur n'eut pas à chercher longtemps. L'employé indiquait toujours l'heure d'arrivée des clients.

– Un peu après l'heure de la mort de Lemercier, on a loué trois chambres. Monsieur et madame Durand, monsieur et madame Tremblay et une demoiselle Lalonde. Trois noms très répandus... trop. Venez !

Les détectives craignaient les foudres de l'inspecteur, autrement ils ne se seraient pas gênés pour dire que la situation était du plus haut ridicule ; d'autant plus qu'en arrivant près de la chambre de cette demoiselle Lalonde, Bernier ordonna à deux détectives :

– Allez vous poster à l'arrière !

– Mais, inspecteur, osa dire un des détectives, il n'y a pas de porte à l'arrière.

– Y a sûrement une fenêtre donnant dans la salle de toilette. Et puis, je ne veux pas qu'on discute mes ordres.

Les deux détectives se dirigèrent vers l'arrière. Bernier fit un signe aux deux autres :

– Postez-vous de chaque côté de la porte, arme au poing. Je vais prendre tous les risques.

« Quelle grandeur d'âme ! » murmura un des deux hommes.

Enfin, jetant un regard autour de lui et sortant son revolver, Bernier frappa brutalement dans la porte.

– Candy Varin, ouvrez, police ! Ouvrez

immédiatement. Vous êtes cernée ! Si vous n'obéissez pas, nous enfonçons.

À l'intérieur, postée près du rideau qui cachait la fenêtre, Candy avait vu s'approcher l'inspecteur. Elle comprit immédiatement qu'on l'avait retrouvée. Cette fois, il était inutile de songer à s'évader.

« Cinq hommes, cinq hommes pour une seule femme. Il est fou cet inspecteur ! »

Puis, prenant brusquement une décision, Candy enleva sa robe et la jeta sur le lit, juste comme Bernier frappait à la porte. L'attirante assistante du Manchot, qui ne portait presque jamais de soutien-gorge, s'écria :

– Une seconde, inspecteur.

– Pas une seconde, hurla Bernier. Ouvrez immédiatement.

Candy n'hésita pas. Elle ouvrit brusquement la porte et fonça sur l'inspecteur qui recula d'un pas. Candy se jeta dans ses bras. Déjà, des passants s'étaient arrêtés, se demandant ce qui se passait. Les détectives de l'escouade ne purent

s'empêcher de rire. Bernier était rouge comme la crête d'un coq, tenant dans ses bras cette femme presque entièrement nue. Il la repoussa à l'intérieur.

– Vous... vous n'avez pas honte... dans cet état.

– Je vous ai demandé une seconde, vous avez refusé. Il me fallait bien ouvrir tout de suite.

– Taisez-vous ! Je ne veux plus entendre un mot. Et habillez-vous immédiatement. Je vous arrête au nom de la loi, mademoiselle Varin, et je vous mets en garde : tout ce que vous direz pourra désormais servir contre vous, lors de votre procès.

Tout en souriant et en faisant face à l'inspecteur, Candy enfila sa robe très lentement, au grand plaisir des deux détectives.

– Vous avez un mandat ? demanda-t-elle.

– Je n'ai pas besoin. Vous êtes recherchée comme témoin important dans une affaire de meurtre. Vous vous êtes sauvée...

– Je n'ai pas tué, fit calmement Candy.

– C’est à voir !

– Les deux policiers ont vérifié mon arme. Je n’ai pas tiré une seule balle.

Bernier demanda :

– Pourquoi avoir pris la fuite ? Quelqu’un qui n’a rien à se reprocher ne va pas se cacher dans un motel.

– Je savais que vous vous occupiez de cette affaire, inspecteur, et que vous refuseriez d’entendre mes explications. Alors j’ai préféré dormir ici, plutôt que dans une cellule.

Elle se moquait de Bernier, ce qui enrageait celui-ci encore plus.

– Vous n’êtes pas sortie de mes griffes !

– Vous avez bien raison, de véritables griffes ; je les ai senties sur ma peau, tantôt. Vous auriez dû emmener des photographes avec vous. Nous deux, nous aurions fait une première page, vous ne croyez pas ?

Elle tendit ses deux mains.

– Vous me passez les menottes, inspecteur ?

Bernier l'aurait fait s'il avait été seul, mais il savait fort bien que tous ses adjoints se moqueraient de lui. Il s'était déjà trop exposé à la raillerie des membres de son escouade.

– Emmenez-la !

Un des détectives prit Candy par le bras :

– Venez, mademoiselle Varin.

Candy voulut prendre son sac mais l'inspecteur la précéda, ouvrit le sac et sortit le revolver.

– Ah ! Ah ! Je m'en doutais.

– Et si vous voulez bien regarder dans mes papiers, inspecteur, vous verrez que je possède un permis.

Le détective entraîna Candy vers la voiture de l'inspecteur.

– N'exagérez pas, mademoiselle Varin. L'inspecteur dressera un nombre incalculable de charges contre vous. Vous n'en sortirez jamais.

– Je ne suis pas inquiète. Dès que Robert apprendra qu'on m'a arrêtée, il prendra les

moyens pour me faire libérer. Que l'inspecteur le veuille ou non, j'aurai une caution. Tout ce que j'ai fait, c'est de refuser de rester à la disposition des policiers.

Le détective la poussa dans la voiture et s'installa près d'elle. L'inspecteur prit place sur la banquette avant où un détective était resté.

Enfin, les autres membres de l'escouade montèrent dans deux autres voitures et tout le groupe revint vers la centrale.

Sans même procéder à un interrogatoire, Bernier fit enfermer Candy dans une cellule.

– Je veux voir mon avocat, cria la blonde.

– Mais oui, mais oui, votre patron s'occupera de vous quand je pourrai le rejoindre, fit Bernier. Le bureau de l'agence ouvre à neuf heures, n'est-ce pas ?

Candy répliqua :

– Vous pouvez joindre monsieur Dumont chez lui.

– Oh, mais je ne veux pas déranger un homme si occupé. Non, j'attendrai à neuf heures.

Et il refusa de lui parler plus longuement.

L'inspecteur aurait aimé dresser de nombreuses charges contre la jolie blonde mais il ne pouvait l'accuser que d'avoir fui les lieux d'un crime.

Quand même, il était fier de lui. À neuf heures, il appellerait le Manchot. Ce dernier joindrait un avocat. Avant que l'homme de loi puisse communiquer avec un juge, une bonne partie de l'avant-midi s'écoulerait.

Il attendit même à neuf heures et demie avant de téléphoner au bureau de l'agence du Manchot.

– Je voudrais parler à monsieur Robert Dumont, mademoiselle.

– De la part de qui ?

– Inspecteur Bernier !

– Un instant, j'ignore s'il pourra prendre l'appel, monsieur Dumont est présentement en compagnie d'un client.

Bernier ragea :

– Client ou pas, je veux lui parler

immédiatement, vous entendez ?

Enfin, il reconnut la voix de son ancien collègue.

– Qu'est-ce qui se passe, inspecteur ? Faites vite, j'ai beaucoup de travail.

– J'ai des petites nouvelles pour vous, Dumont. J'ai arrêté votre collaboratrice, mademoiselle Varin. On l'a trouvée sur les lieux d'un crime, cette nuit, et elle a refusé d'obéir aux policiers ; elle a pris la fuite.

– Vous avez l'intention de porter des accusations ?

– Évidemment que j'en porterai. Et je m'objecterai même à ce qu'on lui accorde un cautionnement.

Et à la grande surprise de Bernier, le Manchot répliqua :

– Un cautionnement ? Mais qui vous parle de cautionnement, inspecteur ? Candy a commis une grave erreur en s'enfuyant, alors une petite leçon lui fera beaucoup de bien. Gardez-la derrière les barreaux. Maintenant, excusez-moi, j'ai

beaucoup de travail.

Et le Manchot raccrocha.

Bernier n'en croyait pas ses oreilles ; il avait cru que son vieil ennemi deviendrait enragé en apprenant la nouvelle.

Quelques minutes plus tard, l'inspecteur reçut l'appel d'un avocat qui s'occupait de l'agence du Manchot.

– Je vous appelle au sujet de mademoiselle Varin.

Bernier esquissa un sourire.

– Je m'y attendais. Dumont joue au fanfaron, mais il s'est empressé d'entrer en communication avec vous. J'ai prévenu le Manchot, nous nous opposerons à tout cautionnement et...

L'avocat répondit bientôt :

– Je n'ai pas l'intention d'en demander un non plus, ce sont les ordres que j'ai reçus. Cependant, j'aimerais m'entretenir avec ma cliente. Ça, vous ne pouvez l'empêcher.

– Je sais.

– J’irai donc, ou j’enverrai un représentant. Prévenez la personne en question.

– Vous n’aurez qu’à venir à mon bureau et...

– Il n’en est pas question. Donnez les directives nécessaires pour qu’on me laisse ou qu’on laisse mon représentant discuter avec mademoiselle Varin. Si nécessaire, j’irai par la suite vous rendre visite.

Bernier ne pouvait s’opposer aux demandes de l’avocat. Il transmet donc les ordres à ceux qui s’occupaient des prisonniers. Mais il était plutôt insatisfait.

« Le Manchot réagit d’habitude tout autrement. Il doit me préparer un mauvais coup. Je n’aime pas ça, pas du tout. »

*

Il était neuf heures vingt lorsque Michel Beaulac téléphona à son patron.

Le Manchot avait pris des notes. Il n’en

croyait pas ses oreilles en entendant les révélations de son assistant. Lorsqu'il reçut l'appel de Bernier, il joignit son avocat et ce dernier le rappela dès qu'il eut parlé à l'inspecteur.

– J'espère que Candy pourra m'apprendre quelque chose.

– Écoutez Dumont, vous devriez faire un détour à mon bureau. Je laisse un mandat à ma secrétaire vous déléguant comme mon représentant auprès de mademoiselle Varin.

Lorsque le détective se présenta aux cellules, il remit la lettre au gardien. Ce dernier savait que Candy devait recevoir un visiteur, un avocat ou son représentant.

– Comme vous pouvez le constater, fit le détective en montrant le mandat que lui avait remis le disciple de Thémis, je suis son représentant.

On le fit attendre dans un petit bureau. Candy le rejoignit presque aussitôt.

– J'espère que tu vas pouvoir m'éclairer. Nous

pouvons faire arrêter le chef du groupe, mais il y a encore des choses que je ne comprends pas, notamment le meurtre de Lemercier.

L'entretien dura plus d'une heure.

– Tu m'excuseras, Candy, dit le Manchot avant de quitter sa collaboratrice, mais comme je ne veux pas jouer le jeu de Bernier, je dois te demander de patienter.

La blonde détective bondit :

– Quoi ? Vous allez me laisser ici ? Je voudrais assister à cette confrontation.

– Fais-en le sacrifice. À midi, tu devrais être remise en liberté et je crois que Bernier n'osera pas dresser de charge contre toi.

Le Manchot monta ensuite à l'escouade des vols à main armée. Jolicœur était là.

– Je suis chanceux. Du nouveau de votre côté, Jolicœur ?

– Nous enquêtons sur les allées et venues de plusieurs anciens détenus, des spécialistes des vols de banque, présentement en liberté...

– Laissez tomber ça. L'affaire sera sans doute terminée dans une heure. Vous devrez ensuite faire parler la personne que vous arrêterez. Quand la tête dirigeante se sent coincée, quand elle risque d'être accusée de tous les meurtres commis par des complices, elle n'hésite jamais à dénoncer ces derniers.

Jolicœur téléphona à l'hôpital, s'entretint avec le médecin de madame Horner et ce dernier accorda un congé à sa patiente.

– Nous pouvons vous la ramener par la suite, si vous le désirez, mais nous avons besoin de sa présence à la banque. J'envoie deux hommes la chercher.

Il était plus de onze heures lorsque le Manchot arriva à la banque, immédiatement suivi de Jolicœur et de quatre détectives. Michel Beulac, dans sa voiture, attendait fébrilement l'arrivée de son patron.

Jolicœur lui demanda aussitôt :

– Tiens, Beulac, content de vous voir. Vous allez peut-être m'éclairer, qu'avez-vous appris au

juste ?

– Si le patron n’a pas cru bon de vous le dire, moi, je parle pas !

Le groupe entra dans la banque. Madame Horner, encadrée de deux policiers en uniforme, parut presque aussitôt. Le Manchot demanda qu’on mette le bureau du gérant à sa disposition.

Bientôt, l’assistant-gérant Brisebois, Janet Horner, Hélène Sirois la jolie secrétaire, le Manchot, Jolicœur et deux de ses hommes prirent place dans le bureau de Horner. Michel se tenait près de la porte, guettant l’entrée de la banque. Les policiers, que Jolicœur avaient mis à la disposition du Manchot, ne tarderaient sûrement pas à arriver avec le fameux témoin.

– Si je vous ai tous réunis, fit le Manchot, c’est pour mettre un terme à cette enquête et faire arrêter tous les coupables des nombreux meurtres qui ont été commis.

Il résuma la situation.

– La compagnie Loumers, dirigée par monsieur Lemercier, a recueilli de nombreux

actionnaires un peu partout en Europe, actionnaires qui ont fourni une somme d'un demi-million. Cet argent, nous le savons tous, a été gagné de façon frauduleuse ou du moins il n'a pas été déclaré au fisc.

Le détective parla ensuite de la compagnie Loumers.

– On ne peut pas dire qu'elle était active. Oh, elle voulait entreprendre bien des projets, mais rien de concret n'avait encore été fait. Puis Lemercier apprend que l'argent restera à la banque quelques heures. Il songe alors à commettre un hold-up audacieux. Pour ça, il lui faut trouver des complices, il lui faut quelqu'un de la banque qui l'aidera, qui lui communiquera des directives. Mais cet homme est très intelligent. Il sait qu'on le soupçonnera. Donc, une fois le vol commis, son premier geste pour éloigner les soupçons consiste à s'engager. Mais ce n'est pas suffisant. Il a un complice dans la banque. Il faut diriger les soupçons vers une autre personne. Lemercier poursuit son but de façon méthodique. Il devient l'amant de madame

Horner. Il apprend qu'elle s'entend fort mal avec son mari, qu'elle veut se venger. Il sait également qu'Horner, le gérant, a pour maîtresse sa secrétaire, mademoiselle Sirois. Mais il n'ose pas abandonner Janet pour elle et Hélène Sirois en veut à madame Horner. Lemercier conçoit alors Un plan diabolique. La police, et le détective privé qu'il engagera, auront tellement de pistes qu'ils s'y perdront. Les malfaiteurs se serviront donc de la voiture de madame Horner pour commettre le vol. Horner sera assassiné. On le croira coupable, on dira que ses complices se sont débarrassés de lui. Et si les policiers croient Horner innocent, ils soupçonneront soit madame Horner, soit Hélène Sirois. Comment Lemercier a-t-il procédé pour choisir les hommes qui commettront le vol ? Je l'ignore. Son complice de la banque a dû l'aider. Mais une chose est certaine : hormis Lemercier et l'employé de la banque, sept hommes ont participé au coup ; les quatre hommes masqués qui sont entrés dans la banque, le conducteur de la voiture, celui du camion qui bloquera la circulation et aidera les criminels à fuir.

– Ça fait six, murmura Jolicœur.

– Vous oubliez le témoin, celui qui nous a lancés sur la fameuse piste, celui qui a noté le numéro d'immatriculation de la voiture des criminels, un ouvrier en construction, Jean-Pierre Duguay.

Il fit signe à Michel. Beaulac approuva de la tête et, quelques secondes plus tard, Duguay entra, les menottes au poing. Michel se glissa dans le bureau et ferma la porte.

– Pourquoi m'arrête-t-on ? demanda le jeune ouvrier. Je n'ai rien fait, moi.

– Il a raison, dit le Manchot. On devrait même le féliciter, c'est grâce à lui si nous avons enfin la possibilité d'éclaircir ce mystère.

– Alors pourquoi ces menottes ?

– Taisez-vous, fit brusquement le Manchot, vous comprendrez bientôt.

Et le détective reprit son récit.

– Le vol est commis, tel que prévu. Les voleurs prennent la fuite dans la voiture de madame Horner, tuent le gérant de banque.

L'automobile disparaît dans le gros camion de déménagement, qui se dirige en vitesse vers un vieil entrepôt. Là, le chef des criminels décide d'éliminer ses complices. Alors il les abat froidement, puis il fait sauter la baraque. Maintenant, ils ne seront plus que quatre ou cinq à partager cette somme fabuleuse. Évidemment, les chefs du complot recevront la première part. Alors l'employé de la banque réfléchit. Une chance inouïe s'offre à lui. S'il supprime Lemercier, il aura la plus grosse part. On accusera ces fous de criminels. Il met donc son projet à exécution. Voilà ce qui s'est passé.

Tout le monde, dans le bureau, semblait nerveux. Janet Horner l'était plus que les autres et c'était normal ; elle avait quitté son lit d'hôpital pour être présente à cette confrontation. Ce fut donc elle qui demanda d'une voix remplie d'anxiété :

– Qui donc accusez-vous ? Qui ? Je n'en peux plus, moi.

Jolicœur s'approcha d'elle et lui parla à voix basse, tentant de la calmer.

Le Manchot reprit la parole.

– J’ai soupçonné votre mari en tout premier lieu, madame. Il fallait quelqu’un de la banque qui soit au courant des heures, du nombre d’employés et, surtout, de la façon d’ouvrir le coffre pour ne pas déclencher l’alarme secrète. Horner mort, Lemercier mort, je ne savais plus que penser. J’ai décidé de faire suivre Jean-Pierre Duguay, j’étais certain qu’il nous conduirait au principal coupable. Ces deux hommes devaient se voir. En apprenant toutes les nouvelles, surtout la mort de Lemercier, Duguay voudrait des explications. Ces deux hommes ont déjeuné ensemble ce matin. Michel a même pris des photos. Maintenant, qu’avez-vous à dire, Roger Brisebois ?

L’assistant-gérant se mit à rire nerveusement :

– C’est moi que vous accusez ? Mais voyons, c’est ridicule. Duguay, c’est un client, je le connais, mais je n’ai rien eu à voir dans ce carnage.

– Moi non plus, fit Duguay, je n’ai été qu’un témoin, c’est tout, un hasard.

Le Manchot se tourna vers le jeune ouvrier.

– Non, pas un témoin ordinaire. Vous avez commis une grave erreur, Duguay. Je n’ai rien remarqué au début et Jolicœur non plus. Rappelez-vous votre témoignage. Les voitures vous faisaient face. La rue est à sens unique. Vous avez vu les criminels sortir, vous avez eu peur en entendant les coups de feu. Vous vous êtes jeté à plat ventre sur la chaussée, mais vous avez levé la tête ; la voiture s’approchait et vous avez noté le numéro d’immatriculation, puis vous avez baissé la tête faisant mine d’être blessé, lorsque la voiture est passée près de vous. Quand vous vous êtes relevé, l’auto avait tourné le coin de la rue. C’est bien ça ?

Duguay cria presque :

– C’est la vérité, c’est ce qui s’est passé.

Jolicœur poussa une exclamation :

– Vous avez raison, Manchot. Idiot que je suis ! Mais il n’a pas pu voir le numéro de la plaque. La voiture lui faisait face et les automobiles n’ont qu’une plaque, à l’arrière !

– Voilà, fit le Manchot. Moi, je n’y ai pensé qu’hier, grâce à vous Hélène qui, sans le vouloir, m’avez mis sur la piste en parlant de cette plaque, de la voiture de madame Horner. J’ai compris brusquement que ce jeune ouvrier faisait partie de la bande. Je n’ai eu qu’à le faire surveiller et il nous a menés tout droit à Brisebois.

Duguay s’était mis à trembler comme une feuille.

– Je ne savais pas, je vous jure que je ne savais pas qu’on tuerait tout ce monde quand j’ai accepté le rôle que monsieur Brisebois m’a demandé de jouer.

L’assistant-gérant rageait :

– Espèce d’idiot. Tu tombes dans un piège grossier, la tête la première.

Et pendant qu’on lui passait les menottes, Brisebois hurlait :

– On ne devait tuer personne, vous ne pourrez pas m’accuser de meurtre.

– Celui de Lemercier, sans doute, fit le Manchot.

– Et les autres également, ajouta Jolicœur, à moins que vous ne dénonciez vos complices. Si vous aidez la justice, on le prendra sûrement en considération.

Et les policiers sortirent de la banque avec les deux prisonniers. Deux hommes en uniforme attendaient madame Horner pour la ramener à l'hôpital.

Hélène Sirois regardait le Manchot avec des yeux admiratifs.

– Vous êtes merveilleux, extraordinaire, Robert.

Elle s'approcha de lui et murmura à voix basse :

– Si vous veniez fêter ça, ce soir, à mon appartement ?

– Si je suis libre, oui. Mais je serai très occupé à essayer de joindre les actionnaires de la maison Loumers. Quand ils sauront que nous retrouverons tout l'argent volé, ils n'hésiteront pas à payer pour les services de notre agence.

– J'attendrai votre appel.

Le Manchot ordonna à Michel :

– Rends-toi à la centrale de police. Bernier sera probablement au courant de ce qui s'est passé. Demande-lui qu'il libère immédiatement Candy. Tu n'auras probablement pas de difficultés. S'il refuse, fais-lui savoir que nous expliquerons aux journaux le rôle que nous avons joué dans cette affaire, celui qu'a joué Candy et le travail odieux du chef de l'escouade des homicides.

– Faites-moi confiance, boss. Et quand Candy sera libre, je pourrai me rendre à l'hôpital ? N'oubliez pas que Yamata doit recevoir son congé aujourd'hui.

Le Manchot répondit avec un sourire.

– Accordé. Mais dis-moi, Michel, à quand le mariage ? Tu as toujours dit que tu épouserais Yamata dès qu'elle sortirait de l'hôpital.

Beulac ne répondit pas. Il fit semblant de ne pas avoir entendu la question du Manchot et il sortit précipitamment de la banque.

Michel Beulac repoussera-t-il, pour la

seconde fois, son mariage avec Yamata et si oui, que décidera la jolie Japonaise ?

Le Manchot, qui refuse de s'attacher à une femme, se laissera-t-il gagner par les charmes de la belle Hélène Sirois ou cette belle fille ne serait-elle qu'une aventure passagère de plus ?

Vous connaîtrez ces réponses en suivant chaque mois les aventures du détective Robert Dumont, LE MANCHOT.

Cet ouvrage est le 442^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.